

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

Vol. II.

MONTREAL, SAMEDI, 13 SEPTEMBRE, 1845.

No. 2.

Sommaire : — Enigme. — FEUILLETON, Un mariage en 1794 ou l'héroïsme de l'amour filial. — CRITIQUE, La diplomatie impériale. — LITTÉRATURE CANADIENNE, La campagne. — Article sur l'économie politique, lu à la Société des Amis. — Faits divers. — Histoire de la semaine.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

1. — Enigme.

Qui peut résister à mes feux ?
J'échaufferais un cœur de glace,
Et je tiens la première place
Parmi les plaisirs et les jeux.
Souvent l'amour me fait des vœux,
Souvent la volupté m'embrasse,
Empruntant ma force et ma grâce,
Afin de faire des heureux.
Mon baiser est un feu liquide
Qui rend hardi le plus timide,
Le plus sage en est transporté.
J'ai l'art d'égayer la tristesse,
Je change en force la faiblesse,
Et j'enfante la vérité.

[Le mot de cette énigme au prochain numéro.]

Le mot de l'énigme 3me insérée dans le dernier numéro est "Racine."

Montréal, 13 septembre 1845.

FEUILLETON.

Un mariage en 1794,

OU L'HÉROÏSME DE L'AMOUR FILIAL.

— Vous le voulez donc absolument, ma chère Hélène ?

— Ma bonne, pouvez-vous en douter ? Cette démarche est mon seul espoir ; elle me rendra peut-être la vie de ma mère, et j'hésiterais à la tenter ?...

— Hélas ! mon enfant, vous ne savez pas ce que vous allez faire ; vous ne connaissez pas ces hommes, ces monstres...

— Je sais qu'ils peuvent tout ici, que la vie de ma mère est entre leurs mains ; cela me suffit... Du reste, Geneviève, si vous craignez de me suivre, j'irai seule...

— Moi ! mademoiselle, ce mot me décide. Partons, je vous suivrai partout !

Ainsi parlaient, d'une voix oppressée par la crainte, deux femmes dont les traits portaient les marques de l'angoisse et de la douleur. L'une était une jeune fille de seize ans, dont les yeux respiraient ce courage, fils du malheur et père des entreprises audacieuses ; l'autre, déjà vieille, apportait dans ses remontrances la prudence timide qui nous suit au déclin de la vie : elle craignait un peu pour elle-même, et beaucoup pour l'enfant qu'elle avait élevée. Geneviève avait été la berceuse d'Hélène de Cursy ; elle avait sur la jeune fille tous les droits qu'assure un long dévouement ; mais, en cet instant, ses avis, ses conseils demeuraient inutiles : la mère d'Hélène subissait, dans ces jours de troubles, le sort commun et aux positions élevées.

Dénoncée comme royaliste et fanatique au

club de la section, Mme de Cursy s'était vue, au milieu de la nuit, arrachée des bras de sa fille et traînée dans une prison où, mise au secret, elle attendait cet arrêt qui, plus que la loi, nivelait, en ces tems orageux, les inégalités sociales. Hélène, au sein de ces heures affreuses qui font peser sur le cœur le poids de toute une vie, avait embrassé une résolution désespérée. Un artisan, autrefois laborieux et probe, enivré des idées nouvelles, avait abandonné sa forge et son enclume pour monter sur les tréteaux républicains ; là, une violence amère, une rage passionnée contre des distinctions qu'il enviait en les proscrivant, lui servaient d'éloquence ; mais la puissance du mal lui avait été accordée, et, aux côtés de Joseph Lebon, il siégeait sur les bancs de ce tribunal qui décimait la ville d'Arras, et dont le souvenir détesté est demeuré debout jusqu'aujourd'hui.

C'était cet homme-là qu'Hélène voulait implorer.

Cachée sous un modeste chapeau, la taille couverte d'un mantelet de soie noire, elle sortit de sa maison, naguère si brillante, maintenant abandonnée et muette comme un sépulchre. Suivie de Geneviève, elle s'achemina, d'un pas furtif et timide, à travers les rues d'Arras, où la terreur visible semblait planer. Aucun négociant n'animait plus cette ville, autrefois vivifiée par la sève du commerce ; les hôtels étaient fermés ; l'araignée faisait sa toile aux fenêtres des plus riches demeures ; les boutiques, à demi-closes, n'offraient que de maigres marchandises à leurs rares acheteurs ; on ne voyait plus, au seuil des artisans, les femmes et les jeunes filles babillant avec gaieté, pendant que leurs doigts entrecroisaient les fuseaux légers de la dentelle ; tout était glacé sous un souffle de mort, et quelques groupes avinés, chantant les airs sanguinaires de l'époque, interrompaient seuls ce funeste silence.

Hélène arriva, sans avoir été remarquée, jusqu'à la forge de Brutus Granier ; elle la traversa sans observer le désordre qui y régnait : les fourneaux éteints, l'enclume rouillée, les soufflets déchirés, tout attestait les préoccupations du maître du logis. Geneviève ouvrit une porte vitrée, qui donnait un peu d'air et de jour à une cuisine sale et délabrée ; des pots de bière et de vin étaient épars sur la table, des piques et des fusils s'amoncelaient sur le pavé, et Granier, assis auprès d'une petite fenêtre, aux rideaux sordides, s'efforçait de déchiffrer un de ces pamphlets que Paris, chaque jour, semait dans les provinces. En entendant grincer la porte, il se retourna brusquement : Hélène entra seule, et leva timidement les yeux vers cet homme trapu, à la mine basse et féroce, cet homme d'où dépendait le sort de sa mère ?

— Que veux-tu citoyenne ? lui dit-il d'une voix brève.

— Monsieur...

— Qu'est-ce que c'est ?... monsieur ! Et à qui crois-tu donc parler ? Hein !

— Citoyen, pardon... Je suis la fille de mad... de la citoyenne Cursy, qui a été emprisonnée la nuit dernière, et je viens...

— Quoi faire ? répondit-il avec dureté ; car Hélène, tremblante, ne pouvait trouver les paroles auxquelles sa vie était suspendue.

— Vous demander votre protection auprès du tribunal.

— Rien que cela, interrompit-il en ricanant ; vraiment ! je connais ta mère, citoyenne.

— Vous la connaissez ! je puis donc tout espérer ! Vous savez alors qu'elle est la meilleure, la plus charitable des femmes, que jamais un malheureux n'a sollicité en vain sa compassion ; que sa pitié s'étendait à tous...

Ta, ta, ta, voilà bien des paroles ! Apprends, citoyenne, que tous ces mots : *compassion, charité, pitié*, sentent leur ancien régime, et sont furieusement aristocrates... Tous les hommes sont égaux, petite, et personne n'a plus besoin d'inspirer de la pitié ; le règne de la fraternité commence... Guerre aux châteaux, paix aux chaumières ! voilà notre cri... Du reste, quand j'ai dit que je connaissais ta mère, je voulais dire que je n'ignorais pas ses menées : elle regrette les églises, les robes noires, et on l'a vue pleurer le jour de la mort de Capet... Ne va pas nier !... j'en suis certain.

— Citoyen... balbutia Hélène, terrifiée par cette longue diatribe.

— Ce n'est pas tout : ta mère envoie de l'argent à son frère, un émigré, un allié de l'Autriche... as-tu le nier ?

— Hélas ! citoyen, mon oncle a émigré pour sauver sa vie ; il est en Allemagne, dans la plus profonde misère : est-ce donc un crime de lui envoyer de quoi avoir du pain ?

— Oui, citoyenne, oui, c'est un crime ; une Française ne doit avoir d'autres parents que les francs républicains : ta mère a méconnu les lois, et c'est dans ce sens que je parlerai au tribunal.

— Oh ! monsieur ! citoyen ! s'écria Hélène en tombant à genoux et en élevant ses mains jointes vers l'ancien serrurier, rétractez ces terribles paroles ! Ne soyez pas insensible à ma prière, ne m'arrachez pas le cœur en perdant ma pauvre mère ; mais, soyez bon, soyez élément ; vous pouvez tout ici, vous avez droit de vie et de mort : usez de votre puissance pour sauver ma mère, innocente et qui doit vivre pour moi ! Rendez-la moi, je vous bénirai, je vous respecterai, je prierai pour vous !... Vous êtes père, Monsieur : au nom de vos enfants, ne me repoussez pas !... Hélas ! ma mère n'est pas dangereuse pour la patrie ; nous vivons obscurs, ignorés, en nous aimant l'une l'autre ; et si vous le voulez, citoyen, nous offrirons nos biens, par vos mains, à l'état ; je me dépouillerai de tout, je donnerai l'héritage de mon pauvre père, heureuse de racheter la vie de ma seule amie, de ma seule protectrice... Au nom de Dieu, écoutez-moi, ne me repoussez pas !...

Elle parlait ainsi, d'une voix véhémante, entrecoupée par des sanglots ; mais le serrurier, enduré aux plus ardentes supplications, ne l'entendait pas. Il semblait poursuivre une idée qui venait de surgir en son esprit, et, tout à coup interrompant Hélène, il lui dit brusquement :

— Tes biens ne sont pas confisqués ?

— Non, répondit-elle avec étonnement, nous habitons encore notre hôtel.

— Et les autres biens ?... la terre de Cursy, la métairie du Val, les prés de Dourier, le bois de Saint-Josse ?...

— Tout cela nous appartient encore.
— Et tu es fille unique ? — Oui, citoyen.
La figure de Granier s'adoucit remarquablement. Il s'avança vers Hélène, la regarda avec attention et lui dit :

— Ecoute ! je ne promets rien encore ; mais attends-moi cette après-dînée chez toi, je m'y rendrai, et nous causerons.

— Oh ! monsieur, puis-je espérer ?

— Nous verrons cela... je ne m'engage à rien... Va, maintenant... Ah ! écoute... poursuivait-il en la rappelant, n'oublie pas de faire monter du vin, du vieux, et deux verres, car j'aurai un compagnon. Adieu, citoyenne.

Hélène rejoignit Geneviève. Le cœur palpitant, tantôt de crainte et tantôt d'espoir, elles rentrèrent à l'hôtel, en pesant chaque mot dont Granier s'était servi. Quand la jeune fille se retrouva dans le salon où, la veille encore, elle se tenait auprès de sa mère ; elle fondit en larmes et s'écria :

— Oh ! Geneviève, la reverrai-je jamais là ? reprendrons-nous nos lectures du soir ?... reviendra-t-elle dans cette maison ?... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Ma chère enfant, espérez ; le Seigneur est si bon !... il ne voudra pas que vous soyez deux fois orpheline. Et puis, ce Granier aura pris intérêt à vous... c'est si naturel... et il peut tout au tribunal, le mal et le bien... Ciel ! Granier, qui posait des sonnettes chez madame !

Quelques heures avaient passé ; Hélène était assise, soucieuse, immobile, auprès du fauteuil vide de sa mère ; ses paupières appesanties, sa respiration lourde et oppressée disait assez quel flux de pensées amères avait fait monter les larmes à ses yeux. Tout son être s'élançait vers sa mère absente, sa mère prisonnière, qui, sans doute au fond d'un cachot, oubliait les angoisses du supplice pour ne penser qu'à son enfant abandonnée. "O mon Dieu ! disait la jeune fille dans un élan de douleur, si je ne puis la sauver, si cet homme ne me la rend pas, je n'implore de votre grâce qu'une seule faveur ; faites-nous mourir ensemble, ne me laissez pas seule en ce monde, sans guide et sans appui, rémissez-moi à ma mère, et je bénirai votre clémence au pied de l'échafaud ?"

Un coup frappé à la porte, et qui retentit dans les profondeurs de la maison silencieuse, interrompit la sombre rêverie de la jeune fille. Des pas lourds résonnèrent sur l'escalier ; elle ouvrit la porte du salon, et vit s'avancer vers elle Brutus Granier, suivi d'un jeune homme sur lequel elle ne laissa tomber qu'un regard distrait. Elle courut vers le serrurier avec empressement, presque avec confiance... Pour un cœur de seize ans, l'espérance est si près du désespoir !

— Citoyen, avez-vous de bonnes nouvelles ? ma mère ! la reverrai-je ?

— Doucement, petite, dit-il d'une voix essoufflée, nous avons le tems ; laisse-moi m'asseoir. Toi, Léonidas, assieds-toi près de la citoyenne. Et le vin que j'ai demandé, où est-il ?

— Le voilà, citoyen, dit Hélène au moment où Geneviève entra chargée d'une bouteille et de trois verres de cristal posés sur un plateau d'argent.

Brutus lorgna à la fois le vin et le plateau, et fit un signe d'intelligence à son compagnon. Puis, se tournant vers Hélène, il lui dit :

— Il faut faire connaissance, n'est-ce pas, citoyenne ? Or donc, je te présente mon fils Léonidas-Brutus-Aristide Granier ; ce n'est pas un damoiseau comme tes ci-devant, mais c'est un franc républicain, un patriote pur, fameux dans les sections... Salut, Léonidas !

Hélène, forcée de lever les yeux, vit en Léonidas un jeune homme beau d'une vulgaire beauté, mais flétri par des vices précoces et par une insupportable expression de forfanterie et de hardiesse brutale. Elle rougit péniblement sous son regard, et détourna la vue. Pendant ce tems, Granier faisait une inspection rapide du salon, et en embrassait d'un coup-d'œil le somptueux mobilier. Les tentures de damas rouge, les meubles contournés, la pendule d'écaillé et de cuivre, debout entre ses candélabres, où s'enroulaient de capricieuses chimères, les glaces hautes et limpides, entourées de feuillages dorés ; les portraits de famille, une *Halte de chasse par Waterloo*, tout fut apprécié, chiffré, calculé avec l'exactitude et la science d'un commissaire-priseur. Puis, reprenant la parole, il dit :

— Citoyenne, tu sais que je suis venu ici à ta prière, et un patriote moins éprouvé pourrait être compromis par une pareille visite. Aussi j'espère te trouver docile et reconnaissante. Tu sauras qu'il dépend de toi de sauver ta mère.

— Oh ! monsieur ! vous me rendez la vie ! Parlez, que faut-il faire ! où faut-il aller ?

— Doucement, doucement ; et nous verrons à nous entendre. J'ai une proposition à te faire ; si tu l'acceptes, ta mère est sauvée ; mais ce balaïsons pas ; je veux un *oui* ou un *non* ; si c'est un *oui*, dans peu de jours ta mère sera ici ; si c'est un *non*, demain ta mère sera...

Un geste affreux completa la phrase. Hélène avait pâli.

— Parlez, dit-elle d'une voix troublée, parlez, et, quoi que ce soit, je m'engage à le faire... Parlez, citoyen.

— Eh bien ! ma belle enfant, il faut épouser mon fils Léonidas que voilà. A cette condition, je sauverai ta mère ; sinon, ce soir le jugement, et demain la guillotine. Choisis !

Hélène était atterrée ; il lui semblait qu'elle se débattait contre un songe terrible ; mais la voix de Brutus, qui frappa ses oreilles comme un lugubre tocsin, lui apprit que le cauchemar était une réalité.

— Je te donne cinq minutes de réflexion. Après un oui ou un non, je n'écouterai ni si ni mais.

Hélène se leva avec dignité.

— Je ne vous ferai pas attendre ma réponse, dit-elle ; recevez ma promesse de devenir la femme de votre fils ; à votre tour, engagez-moi la vôtre.

— Je te jure que je délivrerai ta mère le jour de la noce.

— Monsieur, dit Hélène avec une indignation contenue, pourquoi me tenir en suspens ! Rendez-moi ma mère aujourd'hui, puisque vous en avez le pouvoir ; ma parole vous est engagée et j'y serai fidèle.

— Quais ! Pour que vous passiez la frontière en vous moquant de ma bonhomie, n'est-ce pas ? et en laissant ce pauvre Léonidas veuf avant la noce. Nenni, cela ne sera pas... Voyons !... c'est aujourd'hui *primidi*, dans dix jours vous pourrez être mariés ; ta mère sortira de prison le jour de votre mariage... Il nous faudra ton acte de naissance... Comment l'appelles-tu ?

— Hélène, répondit la triste enfant.

— Hélène ! un nom de sainte, un nom de l'ancien régime... Cela me déplaît... Tu es comme mon Léonidas, qui s'appelait jadis Pierre-Antoine ; mais nous te rebaptiserons comme lui, et tu seras à l'avenir Clélie-Lucrece Granier.

Ces mots, ce nom surtout, firent un mal affreux à Hélène ; il lui semblait qu'une barrière s'élevait entre elle et le doux passé, entre elle et ses charmantes espérances. Elle dit en son cœur un mot adieu à l'avenir qu'avait rêvé

sa jeunesse, et se courba, triste et résignée, sous le joug fatal qu'on venait lui imposer.

— Au moins, dit-elle à Granier, pourrai-je voir ma mère tous les jours ?

— Nous verrons cela.

— Monsieur, vous le voyez, je suis soumise à vos volontés, je vous abandonne ma vie et ma fortune... et je vous demande cette seule grâce... me la refuserez-vous ?

— Eh ! eh ! demande cela à Léonidas ; il peut beaucoup auprès du citoyen Lebon.

Elle se tourna avec un geste de prière vers le jeune homme, et rencontra ses yeux fixés sur elle avec une attention profonde. Il avait adopté sur ce mariage, qui devait les enrichir tous deux, les idées cupides de son père ; mais, en voyant Hélène si belle et si triste, quelque chose de plus tendre s'était ému en lui et il l'avait désiré pour elle-même.

— Mademoiselle... citoyenne... balbutia-t-il, je ferai de mon mieux pour vous apporter cette permission.

— Sans doute, mon garçon, il faudra venir faire ta cour ; moi je veillerai à ce qu'on rédige le contrat. Sans adieu, ma bru, je vous reverrai avant la fin de la décade.

Ils sortirent tous deux ; mais Léonidas semblait s'en aller à regret.

Geneviève vint aussitôt rejoindre sa jeune maîtresse. Hélène se jeta à son cou.

— Nous la reverrons, dit-elle ; elle est sauvée, elle vivra ! Geneviève tomba à genoux.

— Que Dieu et la Sainte-Vierge soient bénis ! Ainsi ce bon Granier...

— Il sauve ma mère, à condition que j'épouse son fils.

— Epouser son fils ! s'écria Geneviève se relevant. Vous, vous ! Hélène de Cursy !... Son fils !... C'est impossible... C'est pécher que d'y penser !

Et, si je ne l'épouse pas, ma mère périt !

— Ah ! mademoiselle, quel sort ! quel malheur !

— Geneviève, sans l'idée des souffrances de ma pauvre mère, à la nouvelle de ce malheur, je crois que je serais heureuse de me sacrifier pour elle ; mais elle, qui m'aime tant !

Ah ! ma pauvre maîtresse, elle aimerait mieux mourir !

— Tais-toi, je ne souffre pas ce mot. Ma bonne Geneviève, poursuivait-elle après un moment de silence, ne m'attends pas ; prie Dieu qu'il me fortifie et qu'il dirige tout suivant son divin vouloir...

— Mademoiselle, dit Geneviève, qui, pour cacher ses larmes, s'était approchée de la fenêtre, voilà ce Léonidas qui se dirige vers la maison ; qu'en faut-il faire ?

— Le laisser entrer.

Un instant après, Léonidas, toujours en carmagole et en bonnet phrygien, entra dans la chambre d'un air gauche et déterminé. Il renversa dans sa marche un tam'bour à broder, qui éparpilla sur le tapis ses pelotes de soie, et heurta rudement le petit épagneul qui montra les dents ; Léonidas le repoussa, et, tirant un papier de la poche de sa veste, il le présenta à Hélène.

— Voici un permis pour voir la citoyenne votre mère, dit-il ; vous avez encore le tems d'y aller ce soir.

— Ah ! Monsieur, que je vous remercie !

— Il n'y a pas de quoi. Je dois vous dire aussi que l'acte d'accusation contre votre mère a été retiré ; elle restera quelques jours en prison, mais ne paraîtra pas devant le tribunal. Maintenant, adieu, citoyenne ; je vais au club, où j'ai une motion à faire. Voulez-vous que je vous accompagne jusqu'à la prison ?

— Monsieur, je désirerais que Geneviève seule m'accompagnât...

—Vous refusez mon offre ? soit ! Je reviens demain. Adieu !

—Et voilà votre mari ! s'écria Geneviève lorsque la porte se fut refermée sur le jeune Granier.

—Oui, ma bonne ; mais ma mère est sauvée ! Tout me semble doux au prix de mes rugosités d'hier ! Maintenant, partons, allons voir ma mère !

Les jours qui suivirent furent tristes et pesants. La marquise n'avait pu apprendre sans le plus amer désespoir le dévouement de sa fille et les futurs destins de cette enfant tant aimée ; il n'y avait point de consolation pour une pareille douleur, et, sans la conviction qu'un refus aurait menacé les jours d'Hélène autant que les siens, elle aurait rejeté obstinément ce prodigieux sacrifice. La jeune fille, cependant, paisible et presque souriante, ne lui laissait rien entrevoir des combats de son cœur ; auprès de sa mère, qu'elle accablait de caresses, elle ne trahissait ni les regrets qu'elle donnait à ses espérances déçues, ni les larmes qu'elle versait sur le chevet témoin de ses longues insomnies, ni les songes qui lui montraient, comme dans un miroir magique, les souffrances et les déceptions de l'avenir ; elle apportait toujours aux lèvres pâlies de sa mère un front serein, et ces mots qu'elle se répétait : « Ma mère vivra, et Dieu m'approuvera ! » dissipaient les terreurs et les angoisses de son âme.

Un jour, Brutus Granier entra chez Hélène, et lui dit : — Ah ça ! c'est après-demain que nous te marions, je t'ai préparé un joli lendemain de nocce. Le *duo*, nous aurons une belle fête en l'honneur de l'Être suprême, dont l'existence vient d'être décrétée, et j'ai décidé que tu y joueras le rôle de la *déesse de la Raison*. Tu es jolie, tu as l'air grave, sérieux, cela t'ira à merveille : tu seras montée sur un beau char, vêtue d'une robe drapée, coiffée à la grecque ; l'on brûlera de l'encens devant toi, et l'on chantera des hymnes en ton honneur.

—Monsieur s'écria Hélène stupéfaite et indignée, que me proposez-vous ? — Rien que de bien naturel : ne seras-tu pas la femme d'un pur républicain ? Il est tems de donner des gages de ton civisme et de mettre de côté ces grimaces et ces pruderies qui ne me conviennent pas. Tu agiras en Romaine, en Spartiate... — Mais, monsieur, les dames romaines, les femmes spartiates vivaient dans leurs maisons et se montraient rarement en public, moins encore dans les cérémonies. — Finiras-tu, assez de raisons. je le veux ! cela suffit... et tu m'obéiras ! — Monsieur...

Au même instant, Hélène sentit qu'on lui touchait doucement le bras, elle se retourna... et vit Léonidas, qui un doigt sur la bouche, lui faisait signe de garder le silence.

Bientôt Brutus s'en alla, car il était occupé à mesurer à la toise l'étendue de l'hôtel et les jardins.

—Ne résistez pas à mon père, mademoiselle, lui dit Léonidas, car il ne fait pas bon le contrarier ; mais tranquillisez-vous, je ne souffrirai pas que vous figuriez dans cette fête. Quand vous serez ma femme, vous n'appartenez qu'à moi et non pas à la république... je vous aimerai bien... vous ne serez pas malheureuse. — Hélas ! pensa Hélène, s'il pouvait avoir la générosité de me rendre ma parole ! ...

La décade républicaine s'était écoulée tout entière : le fatal *primidi* venait de se lever, et Hélène, prosternée dans sa chambre, suppliait Dieu de faire à sa mère des jours longs et heureux, pour prix de son sacrifice. Elevée dans les principes les plus purs, Hélène avait toujours envisagé avec respect les devoirs du mariage ; un éternel engagement allait la donner à un homme qui n'était pas fait pour elle... Cette pensée l'accablait.

Geneviève entra, et commença l'humble toilette de la mariée.

Ni fleurs, ni bijoux, ni dentelles, n'ornaient le pâle front d'Hélène ; on craignait trop, en ces jours où le soupçon planait sur tous, d'attirer sur soi une attention envieuse qui pouvait porter avec elle le trait de la mort : le luxe était banni, les distinctions effacées, et un égal sentiment de terreur courbait toutes les fortunes et tous les esprits. Quand Hélène eut rassemblé ses cheveux noirs sous une simple coiffure et qu'elle se fut revêtue d'une robe de linon, elle descendit au salon, où Brutus Granier se trouvait déjà, accompagné d'un notaire qui relisait un long contrat.

—On va lever l'écrin, ma bru, dit le serrurier ; Léonidas est allé chercher sa belle-maman.

A ces mots, le cœur d'Hélène battit de joie ; mais, jetant un regard autour d'elle : — Ah ! pensa-t-elle, ma mère va revenir ici pour trouver sa maison souillée, ses plus chers souvenirs profanés, hélas ! ... Voilà Granier qui se sert de l'écrin de mon père... oh ! qu'elle va souffrir ! ...

La pauvre fille se leva et s'en alla dans l'antichambre auprès de Geneviève, qui pleurait silencieusement. — Pauvre Madame, dit-elle, ne sortez de prison que pour assister à ce mariage... elle en mourra ! ... O mon Dieu ! murmura Hélène levant au ciel ses yeux brillants de fièvre, soyez ma force ! donnez-moi le courage de ces devoirs que je vais jurer de remplir ! ... oh ! que n'ai-je pu mourir à la place de ma mère !

Onze heures sonnèrent à la pendule du salon.

—Que ma mère tarde à venir ! Geneviève, j'ai peur... s'ils l'avaient retenue ! — Oh ! que nenni, mademoiselle ; M. Léonidas a trop envie de vous épouser pour cela ! Regardez-là-bas... c'est elle ! — Enfin ! s'écria Hélène courant impétueusement à la rencontre de sa mère.

La marquise, pâle et tremblante, entra dans le vestibule ; Léonidas la suivait en habits de fête. La mère et la fille s'étreignirent avec passion, et leur voix se perdit dans leurs baisers et leurs larmes. Pendant que le jeune Granier passait au salon, Hélène, prenant les mains de sa mère, lui dit :

—Ma chère maman, ils sont tous là-dedans : de grâce, traite-les avec ménagement, avec douceur... notre sort est entre leurs mains... — Mon enfant, mon Hélène, quelle épreuve ! Ah ! si en mourant je ne t'avais pas laissée en leur pouvoir, crois-tu que j'aurais accepté un tel sacrifice ! — Maman, ne dis pas cela ; je serai toujours heureuse auprès de toi ; aucun mal ne peut m'atteindre quand tu es là. — Et ce Léonidas ? — Eh bien ! maman, dit Hélène en s'efforçant de sourire, nous l'apprivoiserons à nous deux... Mais viens, chère maman, et sois douce avec le père.

Elles entrèrent au salon. Granier, après un salut gauche et court, proposa la lecture du contrat. Cet acte enlevait aux deux malheureuses femmes presque tous leurs droits, il les plaçait sous la dépendance de Léonidas, et par conséquent de son père.

La marquise voulut élever une objection. Brutus fronça ses durs sourcils : — Citoyenne, dit-il, je n'y tiens pas ; mais tu sauras qu'il m'est aussi facile de te le faire rentrer en prison que de t'en faire sortir, et que cette fois-ci tu n'iras pas seule... je n'ai que cela à te dire.

La marquise s'ignora : les époux et les témoins signèrent à leur tour. Le mariage eut lieu dans la journée, qui s'acheva dans un long banquet où la république une et indivisible fut fêtée avec un enthousiasme qu'entretenaient les flots joyeux des vins centenaire.

Le mariage offrit à Hélène toutes les épreuves qu'elle avait redoutées : c'était un esprit inculte

et jaloux devant lequel le sien devait s'abaisser ; c'était la dure intimité de chaque heure avec un caractère antipathique ; c'étaient les douleurs de sa mère, dont le cœur semblait l'écho de tous les maux de sa fille ; c'était la honte des crimes de Granier qui venait peser sur la triste épouse. Cependant elle souffrait sans se plaindre ; quoique accablée d'un sombre dégoût, elle remplissait ses devoirs avec constance, avec sérénité même. En l'absence de Granier, qui était allé promener la terreur dans les bourgades de l'Artois, elle était parvenue à acquérir un certain empire sur l'esprit de son mari. Il subissait involontairement le charme de sa douceur, de sa bonté et même de cette élégance qu'il n'avait jamais connue ; plusieurs fois, les prières d'Hélène avaient empêché les motions sanguinaires que Léonidas devait faire dans les sections ; elle le ramenait à son insu vers les idées de modération et de paix, qui grandissaient alors dans l'ombre, et dont Paris, las de massacres, rassasié de sang, subissait surtout l'influence.

Hélène jouissait de ses conquêtes : elle entrevoyait même un meilleur avenir, car son généreux esprit ne demandait qu'à pardonner... quand éclata le 9 thermidor, arc-en-ciel de paix après deux ans de tempêtes. Robespierre suivit à l'échafaud la pâle multitude de ses victimes : les tyrans subalternes eurent leur tour ; Granier, traduit à la convention, en même tems que Joseph Lebon, paya de sa tête sa sanglante dictature, et Léonidas fut transféré à Paris pour y attendre son jugement. Au moment du départ, assis dans la voiture qui devait l'emmener, il rencontra les yeux d'Hélène fixés sur lui avec compassion, et un tardif repentir entra dans son âme. Il fut enfermé à la Conciergerie, et pendant deux jours il attendait un arrêt dont la conscience du passé lui faisait présager la rigueur.

La nuit était venue : il se trouvait seul dans sa cellule, petite chambre basse et froide, voûtée comme un sépulchre, où la lumière fumeuse d'une lampe ne servait qu'à rendre les ténèbres visibles. Léonidas était assis auprès d'une table inégale et boiteuse, sa tête appuyée sur ses mains ; son visage sombre disait assez quelles pensées importunes se pressaient dans son cerveau : aux forfanteries du préau, où la tristesse se noyait dans de vaines bravades, avait succédé le silence de la nuit ; les idées graves, éloignées jusqu'alors se dressaient à cette heure, créancières impitoyables, qui voulaient avoir leur tour. Tout ce qu'après une vie souillée de crimes, le supplice a d'affreux, tout ce que l'obscurité éternelle peut avoir de terrible, se présentait à l'imagination troublée du jeune homme ; un abattement mortel se glissait dans ses veines, et il sentait s'évanouir, en cet instant, la seule vertu qu'il eût conservée, un mâle courage et le mépris de la mort.

Comme un homme qu'enivre le vertige au bord de l'abîme, il laissait fuir le tems sans le mesurer, quand il fut tiré de sa rêverie par un léger bruit : il tourna la tête, et une sourde exclamation sortit de ses lèvres.

—Hélène ! est-ce bien vous ? — C'est moi, dit-elle ; je suis venue à Paris avec ma mère ; j'ai obtenu, à prix d'argent, l'entrée de cette prison, et j'y puis rester jusqu'à demain. — Ah ! je n'ai pas mérité tant de bonté... Vous devriez me haïr, Hélène ! — Mais j'ai promis de vous aimer ; mais vous m'avez rendu ma mère ! Non, Léonidas, le jour où je suis devenue votre femme, j'ai sincèrement accepté tous mes devoirs. — Je vous ai rendue malheureuse, pourtant... — Hélas ! l'exemple d'un autre vous avait entraîné...

—Mon pauvre père ! il n'était pas né pour cette abominable vie ; je l'avais connu si

honnête, si laborieux... Mais on nous avait tant prêché que tous les hommes étaient égaux, qu'il a voulu devenir l'égal des riches... Il a acheté les biens des nobles; pour posséder plus sûrement ces biens, il a envoyé les nobles à la guillotine... Moi, j'ai fait comme lui, et demain je mourrai comme lui... Mais, quoi?... vous pleurez.—Je pleure quand je songe à votre avenir... —Mon avenir ! il est bien simple : demain, je serai jugé, condamné, exécuté, et la république ne s'en portera pas plus mal.

—Mais votre âme ? mais Dieu ?—Dieu ! pourquoi m'en parlez-vous ? que peut-il faire pour moi ?

—Tout ! oui, tout, si vous le voulez ! Pour un mot de repentir, pour un élan de cœur vers lui, il peut vous donner l'éternité... Antoine, songez-y ! Dieu est si bon ! sa miséricorde est encore plus grande que sa justice... —Antoine !... Dieu !... Voilà que vous me parlez comme ma défunte mère... Elle n'a pas vécu pour voir tout cela... j'en suis bien aise.

—Ne voulez-vous pas la rejoindre?... vous l'aimez ?—Ah ! de tout mon cœur ! pauvre chère mère ! Mais si elle est auprès de Dieu, ainsi que disent les prêtres, comment voulez-vous que j'aie la rejoindre, moi ?

—Mon cher Antoine, la route vous est ouverte ; Dieu vous tend les bras ; son fils même a dit (cela est écrit dans l'Évangile) : " Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent..." Vous pouvez donner cette joie à votre créateur...

—Mais tout cela est-il bien vrai ?... je le croyais, autrefois !

—Croyez-le encore ; que vous en coûte-t-il ? A l'heure où vous êtes arrivé, vous avez peu à attendre des hommes... et tout de Dieu...

C'est vrai !... Vous me persuadez, Hélène, vous me faites redevenir petit enfant, quand j'étais assis sur les genoux de ma mère et qu'elle me parlait de la bonne Vierge et des saints... Ah ! que ne suis-je mort au berceau !... Pourquoi ai-je vécu ces deux dernières années ?—Cher Antoine, vous pouvez les effacer, Dieu les oubliera, il ne se souviendra que de vos remords... Vous repentez-vous véritablement ?—Ah ! de toute mon âme, de toutes mes forces ! Je demande pardon à Dieu de tant de cruautés, de tant de mauvaises actions... je l'ai si grandement offensé !—Des saints ont péché, mais le repentir les a absous.—Répétez-moi ces paroles, Hélène. Hélas ! c'est envers vous surtout que je suis coupable ; je vous ai immolée à ma cupidité, à mes méchants désirs ; et c'est vous qui me consolez à ma dernière heure, c'est vous qui aurez sauvé l'âme, si le corps est perdu.

En disant ces mots, le jeune homme, à genoux, couvrait de baisers et de larmes les mains de sa femme ; elle le releva, et, prenant un livre qu'elle avait apporté, elle lut à haute voix plusieurs passages qui pouvaient encourager au repentir ce cœur si long-temps avili, mais qui s'ouvrait enfin à la céleste brise de la religion et du pardon. La nuit s'écoula, partagée entre la prière, la lecture et les pures effusions de ces époux, séparés sur la terre, et que la miséricorde et le remords unissaient aux bords du tombeau. Le jour se leva ; Hélène posa ses lèvres sur le front régénéré de son mari, lui laissa le livre, et une croix d'argent qu'elle n'avait jamais quittée, et franchit les portes de cette prison où elle avait trouvé le désespoir et apporté la consolation.

La marquise de Cursy n'était pas restée oisive ; elle avait vu plusieurs personnes in-

fluentes, visité les députés de l'Artois qui devenaient paraître à la barre dans l'affaire de Léonidas, et tous, éclant à ses prières et à l'autorité de son nom, lui avaient promis de modérer leurs acclamations témoignages. Grâce au zèle de sa belle mère, le jeune Granier fut acquitté, et sa femme, qui l'aimait ainsi que l'on aime ceux à qui l'on se dévoue, en remercia Dieu, comme s'il lui eût rendu l'époux de son cœur et de son choix. Elle attendait avec sollicitude l'arrivée de son mari dans l'hôtel où elle était descendue ; plusieurs heures venaient déjà de s'écouler, quand elle le vit paraître... mais revêtu d'un costume qui révélait ses desseins. Il portait l'uniforme de soldat de la république, de ces soldats qui couvraient de leur sang les taches que les proconsuls et les législateurs de l'époque répandaient sur la patrie.

Léonidas avait l'air serein et résolu ; il s'avança vers Mme de Cursy et lui baisa la main avec l'expression d'une profonde gratitude ; puis, se tournant vers Hélène :

—Cet habit vous dit tout, ma chère et noble femme. Je ne suis pas digne de vous... Aujourd'hui, je le sais ; aujourd'hui, j'apprécie la distance qu'il y a entre vous, si pure, si sainte... et moi, malheureux... Mais je vais tâcher de vous mériter : on se bat à la frontière ; là, je mourrai à la peine, ou je me rendrai moins indigne de vous.—Ah ! mon ami ! un tel repentir et une telle résolution ont tout réparé.

—A vos yeux, parce que vous êtes bonne comme Dieu ; mais non devant les hommes ! Hélène, il ne faut plus que vous rougissiez de moi ; je dois faire oublier ma jeunesse...

—Partez donc ! mais pensez à votre femme, qui vous aime et priera pour votre retour.—Et vous, madame, dit-il à sa belle-mère, pourrez-vous jamais me pardonner ?—Je fais plus, répondit la marquise, je vous bénis ; et, lorsque vous reviendrez, je remettrai moi-même ma fille entre vos bras avec pleine confiance.—J'emporte du bonheur pour la vie ; du courage contre la mort ! Ma mère, mon Hélène... Adieu !

Il partit, et, dix mois après, il succombait dans la première campagne d'Italie. Il avait tenu sa promesse ; il s'était distingué par son courage en ces tems où l'abnégation de soi-même était la loi commune. Hélène le pleura, car elle l'avait aimé du jour où il devint malheureux, du jour où elle avait pu lui pardonner. Elle rendit à leurs possesseurs les biens de son mari, dont l'origine n'était que trop connue ; et, après quelques années passées dans la retraite auprès de sa mère, elle trouva dans un second mariage tout le bonheur qu'elle avait sacrifié jadis au devoir, à l'amour filial.

(Espérance.)

CRITIQUE.

La diplomatie impériale. (1)

II.

Ainsi que l'ont fait remarquer les antagonistes de Napoléon, les plus grands accroissements que la France ait reçus sous son règne, soit comme territoire, soit comme influence, datent des époques où la paix semblait devoir mettre un terme à ses progrès. Après le traité de Campo-Formio, nous occupions la Suisse, nous bouleversions le gouvernement romain, nous subjuguions Naples ; après le traité de Lunéville, nous attachions plus for-

(1) *Histoire des cabinets de l'Europe, pendant le Consulat et l'Empire, 1800-1815, par Armand LeFebvre, Paris, Ch. Gosselin, 1845.*

tement que jamais à nous, par le lien d'un protectorat absolu, les républiques dont ce traité semblait garantir l'indépendance : l'helvétique, la cisalpine, la ligurienne. Le Piémont, Parme et Plaisance étaient encore plus directement soumis et annexés à l'empire. Ainsi, plus tard, après la paix de Presbourg et de Tilsitt, la Hollande et l'Espagne devenaient grands fiefs de la couronne impériale ; ainsi, la paix de Vienne, en 1809, précludait à l'incorporation des États romains, de la Hollande et de Hambourg. La paix d'Amiens ne doit pas manquer à ce tableau de nos accroissements pacifiques.

Elle fut saluée, on le sait, par un enthousiasme universel. Londres battait des mains au colonel Lauriston, porteur de la ratification du traité. Les Anglais criaient : *Vive Bonaparte !* Ils croyaient au dégrèvement des impôts de guerre, à l'ouverture du marché européen. Le très petit nombre, moins facilement aveuglé, savait que l'oligarchie britannique, lasse de combattre, mais non pas vaincue ou désarmée, posait un instant les armes pour les reprendre, au jour dit, avec plus d'avantages et plus d'alliés. Moins que personne, Napoléon s'aveuglait là-dessus, et jamais il n'envisageait que comme une trêve dont il comptait bien profiter cette paix imposée au gouvernement anglais. Cette trêve avait d'immenses avantages ; elle entraînait la régularisation officielle de nos rapports pacifiques avec la Turquie, la Bavière, et surtout avec St-Petersbourg. Elle lui permettait de jeter à loisir les larges bases de sa monarchie nouvelle, de mener à bien les négociations épineuses du concordat, et de relever de ses ruines notre puissance maritime et coloniale. A ce dernier dessein se rattachent la rétrocession de la Louisiane, obtenue du cabinet de Madrid ; la pensée d'occuper les Florides ; enfin, la désastreuse expédition de Saint-Domingue, qui, pacifiée et soumise, devait former le point central et la base de notre puissance aux Antilles.

Sur le continent européen, la paix d'Amiens lui donnait toute liberté de s'imposer comme médiateur dans les affaires intérieures de l'empire allemand. La politique tortueuse et lente du cabinet autrichien avait ajourné la solution de toutes les questions posées par le principe des indemnités germaniques. Napoléon allait profiter de cet heureux retard, et se faire l'arbitre de cette répartition, qui lui livrait tous les petits souverains, les amenant à ses pieds, et devait les détacher de l'Autriche, réduite comme eux à mendier quelques dédommagemens obtenus à grand'peine, et non sans des concessions équivalentes.

Si quelque chose pouvait instruire les peuples et leur inspirer un profond mépris pour ces gouvernemens de droit divin, que le hasard fait peser sur eux, c'est le tableau qu'offrit à ce moment l'Allemagne.—" Les peuples, dit M. Lefebvre, eurent un étrange spectacle. Ils virent leurs souverains trahir tous à l'envi la cause de la patrie allemande, s'abandonner à toutes les inspirations de la peur, de l'égoïsme et de la cupidité, les uns se tournant vers la Russie, les autres vers la Prusse, presque tous s'adresser à la France, qui déjà donnait ou était à son gré les couronnes (1)."

Ceux qui nient le travail diplomatique de l'époque impériale n'ont qu'à suivre dans l'histoire les conséquences de ce partage. Ils verront comment Napoléon profita hardiment d'une circonstance en quelque sorte secondaire pour remanier l'Europe, changer les conditions

(1) Tome 1, page 230.

de son équilibre politique, détruire la confédération germanique, isoler et affaiblir l'Autriche, cette ennemie éternelle de la France, agrandir la Prusse, dont il espérait encore l'alliance, et préparer cette confédération du Rhin qui poussait au cœur de l'Allemagne les postes avancés de l'empire français. Le chef-d'œuvre de cette politique fut d'obtenir tant de résultats, non seulement sans éveiller le ressentiment de la Russie, mais encore avec son approbation et son concours. Dans l'affaire des sécularisations, l'empereur Alexandre avait deux intérêts très différents : l'intérêt d'état, qui devait l'avertir de contrebalancer autant qu'il le pourrait, en secondant les résistances de l'Autriche, l'honneur prépondérant du gouvernement français; puis un intérêt de famille, qui lui prescrivait de soutenir à la diète les prétentions de la Bavière, dont les souverains étaient ses parents, de Bade et du Wurtemberg. L'entrevue de Memel et les coquetteries de la reine de Prusse firent méconnaître au jeune empereur le premier et le plus essentiel de ces intérêts opposés. Ce jour-là, sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait et quitte à s'en repentir plus tard, Alexandre fit pour le premier consul ce que Paul Ier, dans ses élans enthousiastes, n'aurait osé faire, grâce à elle.

Il est vrai que la Russie avait, elle aussi, ses vues d'ambition. Du moins voyons-nous, dans le cours des négociations auxquelles donne lieu le partage des indemnités, l'ambassadeur français à St-Petersbourg (M. Heclaouville) assurer l'empereur, de la part du premier consul, que ce dernier « désire sincèrement assurer à la Russie l'entière et libre navigation de la mer Noire. En même temps, le colonel Caulaincourt témoigne au premier consul, de la part de l'empereur, que ce dernier verrait avec plaisir le commerce français s'étendant jusqu'à cette mer. M. Lefebvre n'a point parlé de cette partie des négociations, qui dut cependant avoir son influence sur Alexandre : elle éveillait en lui ce qu'on pourrait appeler une ambition de famille. Catherine et Paul Ier avaient rêvé cet accroissement de leur puissance maritime atteint aujourd'hui, — du moins en partie, — par leur successeur Nicolas (1).

L'Angleterre ne pouvait voir qu'avec une jalousie profonde le parti que nous tirions de notre repos. La paix ne lui profitait pas comme à nous. Sans doute son commerce s'étendait. La suspension de l'impôt sur le papier de crédit maintenait le prix des denrées au même taux que pendant la guerre, et favorisait l'intérêt agricole. Le fonds d'amortissement grossissait au point d'effrayer les partisans de la dette nationale (2); mais cette prospérité matérielle, dont les hommes d'état connaissent les conditions éphémères, ne les aveuglait pas sur l'importance de nos progrès et leur caractère menaçant. D'ailleurs, nous l'avons dit, l'aristocratie anglaise n'avait entendu conclure avec la France qu'une simple trêve; et plus cette trêve aurait de durée, au train que prenaient les choses, plus sa rupture nous trouverait en état d'écraser notre rival. Les travaux de Cherbourg, les canaux qui allaient sillonner la Bretagne, et par lesquels communiqueraient librement, malgré la guerre maritime, Bordenaux, Rochefort, Nantes, la Hollande, Anvers, Cherbourg et Brest; les docks projetés à Flessingue, la digne projetée à Boulogne, la conscription maritime régulièrement établie, la construction des navires qui

allait être poussée avec une activité sans exemple; bref, tous les préparatifs de cette bataille d'Actium (1) que Napoléon comptait livrer sous peu d'années à la seule puissance qui lui portât ombrage, devaient naturellement amener l'Angleterre à redescendre la première dans l'arène du combat.

D'ailleurs, la question commerciale commençait à se dessiner sous son véritable aspect; Napoléon n'avait pas la folle pensée de contester, dès le premier jour, la prééminence maritime de l'Angleterre, mais il n'entendait pas que la France perdît les avantages de son admirable situation maritime ou le bénéfice de ses alliances continentales. La Hollande et la haute Italie, la Suisse et l'Espagne, en un mot tout ce qui se mouvait dans la sphère de l'influence française, devait être soustrait aux trafiquants britanniques. Or, la paix sans la faculté d'inonder le continent de leurs marchandises, n'était plus qu'un fléau pour eux (2). Dès le jour où il fut avéré que la France, la Hollande, la Belgique et l'Italie resteraient fermées aux produits anglais, le ministre Adington eut la certitude qu'il ne pourrait pas, le voulait-il, maintenir le traité d'Amiens.

Avec quelle impudeur ce traité fut violé, chacun le sait, et la nécessité même, aux yeux de ceux qui reconnaissent le mieux son empire, ne justifie pas le mépris absolu que nos voisins témoignèrent en cette circonstance pour les plus simples dehors de la loyauté. On en eut une preuve éclatante vers la fin des négociations où le sort de Malte était en question. Sur la proposition de Napoléon, qui consentait à remettre l'île en dépôt entre les mains d'une des trois grandes puissances continentales, le cabinet anglais avait répondu que la Russie seule lui offrait assez de garanties, mais que l'empereur Alexandre avait refusé de se prêter à un arrangement de cette nature. Ceci était matériellement faux. M. de Markoff, l'envoyé russe, avait au contraire remis à M. de Talleyrand l'adhésion formelle d'Alexandre à cette combinaison éventuelle. La note où elle était contenue fut mise à l'instant même sous les yeux de lord Whitworth, qui fut invité à continuer les négociations sur cette nouvelle base; mais, interdit et confus, il laissa tomber cet argument péremptoire et demanda sèchement ses passeports.

Encore maintenant, les historiens anglais en sont réduits à éluder comme ils le peuvent le récit de ce désappointement diplomatique. Ils prétendent que la communication de M. de Markoff eut lieu seulement le 24 mai 1803, huit jours après la déclaration de guerre en date du 16, et lorsque toutes relations entre les deux cabinets avaient cessé d'exister. M. Lefebvre nous fournit des dates très différentes. Il affirme, et nous avons toute confiance dans son exactitude, que la déclaration de l'empereur Alexandre fut remise le 11 mai à M. de Talleyrand; c'est le 12 que lord Whitworth réclama ses passeports, et le 18 seulement, notre ambassadeur à Londres (Andréossy) s'embarqua à Douvres pour revenir en France.

Maintenant que l'Angleterre avait jeté le masque, pouvait-elle encore lancer contre nous les forces coalisées de l'Europe? Au début des hostilités, il fut permis d'espérer que non. Un instant l'Espagne fut ébranlée; mais le favori honteux qui la gouvernait alors fut dompté par la hautaine parole du premier consul. On lui permit de ne pas faire la guerre; mais elle dut participer aux frais de la campagne qui allait s'ouvrir et contraindre le Portugal à nous fournir aussi des subsides. L'envahissement

de Naples, la prééminence de Napoléon dans la question des indemnités germaniques, l'invasion du Hanovre combattant dans l'esprit de l'empereur de Russie l'espèce de penchant qu'il éprouvait, ou qu'il témoignait du moins, pour le chef du gouvernement français. Tout en acceptant le rôle de médiateur entre l'Angleterre et nous, il ne fit rien d'essentiel pour la conciliation dont il s'était chargé. On fut même en droit de penser qu'il avait secrètement fomenté les espérances hostiles de la Grande-Bretagne; car les agressions de celles-ci parurent plus acharnées, plus ardentes que jamais dès qu'elle put apprécier la tendance politique de la Russie.

Cependant la Russie et l'Angleterre, — même en y joignant la Suède toujours ennemie, — ne pouvaient prévaloir contre la France déjà si forte; il fallait que la Prusse ou l'Autriche consentît à grossir la nouvelle coalition; et il fallait encore que, si l'Autriche entraînait dans le complot, la Prusse demeurât fidèle à ce système de neutralité si obstinément adopté par elle. Si la France avait le bonheur de l'associer à sa fortune, notre cause était gagnée en Europe. A ce moment, Frédéric-Guillaume III avait à choisir, et de son choix dépendait en grande partie l'issue de la prochaine lutte.

Toujours malveillante, mais assouplie par ses défaites, dont elle réparait lentement les suites, l'Autriche ne se rendit pas sur-le-champ aux instances de l'Angleterre, appuyées sans nul doute par le cabinet de St-Petersbourg. Elle déclara hautement sa neutralité, s'abaissa devant le premier consul aux protestations les plus humbles; et plus elle mettait de secrète ardeur à préparer la guerre, plus elle affecta de se montrer obséquieuse et souple dans ses relations diplomatiques avec la France. Quant à la Prusse, nous avons déjà dit comment elle résista au glorieux appât que Napoléon faisait briller devant elle. Embarrassé de scrupules incomplets, préoccupé de questions secondaires, enlêté dans son inertie, dont il pouvait bien prévoir néanmoins qu'il faudrait sortir quelque jour, Frédéric-Guillaume hésitait entre les séductions de la France et la crainte d'être entraîné par elle à des guerres qu'il redoutait, il convoitait misérablement, sans oser y prétendre et les conquérir, tous les agrandissements que Napoléon lui proposait. Rien de plus curieux que de suivre, dans le livre qui nous occupe, les anxiétés de cette âme timide, les calculs incertains, les termes moyens auxquels elle en revient toujours de préférence; l'effroi que lui cause ce qu'elle désire; et les désirs que lui inspire ce qui l'effraie; son antipathie pour l'alliance complète, à proportions larges, que poursuivait Napoléon; bref, toutes ces anxiétés mesquines qui empêchèrent cette alliance d'être consentie, et qui enlevèrent ainsi à la paix européenne sa plus sûre garantie.

Là, comme en appréciant le traité de Lunéville, M. Lefebvre porte un jugement critique sur la diplomatie impériale. « On aurait pu, dit-il, entraîner Frédéric-Guillaume en lui proposant d'évacuer le Hanovre. C'était la question qui lui tenait le plus à cœur. Il est impossible, ajoute-t-il, qu'au moment de signer à cette condition le traité d'alliance, le cabinet prussien eût encore reculé; mais du moins il y avait chance de le lier sans retour, et cette chance ne devait pas être écartée. »

Ce point de vue ne manque pas de justesse, surtout avec les restrictions qui le réduisent à n'être qu'une hypothèse. Cependant, nous ne pouvons nous dissimuler qu'il en est une plus étendue et plus probable, c'est celle que l'historien a développée dans une autre partie de son livre, lorsqu'il reproche à Napoléon d'avoir négligé dans sa guerre à la Prusse l'auxiliaire puissant des sympathies populaires.

(1) Bignon, tome II, p. 320-21.

(2) *Parl. hist.*, tome XXXVI, p. 11-27.

(1) Lescasse, tome V, p. 15.

(2) Tome I, page 264.

« Le peuple et la bourgeoisie, dit-il, étaient pleins de sympathie pour notre révolution ; ils nous enviaient les heureux changements qu'elle avait produits dans notre condition civile et sociale : le régime féodal, la glèbe, les corvées, l'immobilité des terres, les juridictions seigneuriales étaient encore en pleine vigueur en Prusse. Toute la propriété du sol était encore entre les mains des nobles ; l'accès aux grades supérieurs était fermé à la roture ; le commerce intérieur languissait, comprimé par les exigences d'un régime fiscal et oppressif. L'instruction était cependant fort répandue dans toute la classe moyenne ; aussi appelait-elle de toute l'ardeur de ses vœux une réforme sociale qui, comme en France, élevât sa condition civile au niveau de ses lumières, etc. »

Nous dirons donc à notre tour que, trouvant Frédéric-Guillaume audessous de sa position royale, et le peuple prussien au-dessus de sa condition asservie, c'était au peuple et non pas au roi qu'il fallait faire appel. Si Napoléon, se regardant à bon droit comme la révolution française incarnée, eût fait hardiment appel aux besoins et aux passions populaires, que plus tard le gouvernement prussien devait décliner contre nous, il n'aurait pas vu échouer son plan d'alliance, et sans cesse recommencer sa lutte avec l'Europe monarchique.

Mais laissons ces stériles révolutions, et revenons à la grande lutte que l'Angleterre avait primitivement engagée. Peu s'en fallut qu'elle ne lui coûtât la vie. Avant que le traité secret du 11 avril 1805, rassemblât les éléments d'une coalition nouvelle, il devait s'écouler assez de temps pour que Napoléon essayât de rompre, avec l'épée, le réseau qui se tramait autour de lui. C'est un des moments historiques de son histoire. Tous ses actes si ce n'est ceux qui l'isolent du peuple français et tendent à ressusciter une aristocratie odieuse, sont marqués au sceau du génie. Il sème de camps nombreux les côtes de l'Océan ; il met le commerce anglais au ban des nations ; il électrifie le pays tout entier par ce projet de descente qui semblait une conception de poète, et dont nous sommes forcés, tout grand qu'il est, tout petit que nous sommes, de comprendre la portée sérieuse. De Brest au Texel, des milliers de prames et de bateaux plats remplissent tous les ports. Anvers se prépare. Les flottes de France, d'Espagne et de Hollande apprennent à manœuvrer de concert. Cent cinquante mille hommes, l'élite de l'armée, n'attendent plus, sur les grèves de Boulogne, que le signal du départ. Demi-heure après le premier signal, ils seront à bord des embarcations, six heures après sur la côte anglaise, cinq jours ensuite ils camperont autour de Westminster. Ces immenses préparatifs n'absorbent pas Napoléon. Comme le guerrier assure son épée dans sa main avant de combattre ! Il étire l'Italie de plus près qu'il ne l'avait fait encore. Gênes devient un port français et nous donne une magnifique station navale dans la Méditerranée. A Mayence, la confédération du Rhin s'organise, et nos frontières vont se trouver sous la garde d'alliés fidèles. A Mayence encore s'élaborent et le plan détaillé de l'invasion anglaise, et même, dit-on, celui d'une campagne contre l'Autriche. L'armée reçoit ses aigles. La Légion d'Honneur est fondée. Jamais un tel bruit d'armes et tant de présages victorieux.

Puis, comme si le destin fût envieux de cette ambition qui prévenait ses arrêts, au moment même où César tire l'épée, la mer qu'il voulait dompter lui refuse passage. Les combinaisons merveilleuses, les calculs puissants et en apparence infaillibles, l'arrêt prononcé contre l'Angleterre et près de recevoir son exécution, tout manque, tout disparaît, tout se dissipe. Il n'a

fallu que l'ineptie d'un Villeneuve, pour réduire à néant le plus terrible effort de la volonté napoléonienne.

C'est ce moment que choisit l'Autriche, à coup sûr mal inspirée, pour céder aux suggestions de l'Angleterre, et dévoiler enfin les plans de la coalition nouvelle. Au même moment, la colère amassée dans le cœur de Napoléon se dégage avec l'éclat et la rapidité de la foudre. Ses armées qui allaient se précipiter sur Londres, s'ébranlent vers le Rhin, et la merveilleuse campagne d'Austerlitz disout encore une fois la coalition.

Cette victoire arrêta Frédéric Guillaume à l'heure même où les instances de la reine de Prusse, les menaces de la Russie et de l'Autriche, le dépit qu'il éprouvait de quelques provocations auxquels Napoléon s'était laissé emporter, allaient le décider enfin à prendre parti contre la France. Il avait le sentiment de cette offense non accomplie, mais projetée, sentiment qui mettait une barrière de plus entre Napoléon et lui. Jugant lui-même ses torts irréparables, il ne devait plus mettre en nous une confiance sincère. Comment donc agir vis-à-vis de la Prusse ? Comment obtenir cette alliance sans laquelle nous ne pouvions espérer de tenir en bride et les ressentiments de l'Autriche, et le mauvais vouloir de la Russie. On l'avait sollicitée, attendrie ; on l'avait payée d'avance, sans jamais pouvoir l'obtenir. Maintenant encore, on la refusait à nos victoires, comme jadis à nos promesses. Il fallait pourtant bien choisir, ou d'abattre la Prusse ou de la forcer à s'engager envers nous. Abattre la Prusse était jeter un trouble dans toute l'Europe ; justifier les clameurs que l'ambition de la France avait déjà soulevées ; délier en même temps les rois et les peuples. Napoléon préféra un expédient moins périlleux quoique périlleux encore. Il mit la Prusse entre la nécessité de s'allier à lui, ou de combattre seule cette armée qui venait de battre les troupes réunies de l'Autriche et de la Russie. Sa colère excitée le poussait, d'ailleurs, à cette mesure décisive. Elle eut, dans le moment, tout le succès qu'il en pouvait attendre. Le traité qui donnait le Hanovre à la Prusse en échange d'un territoire beaucoup moins important, et qui la liait à nous par les promesses les plus solennelles, fut signé le 15 décembre 1805. En même temps l'Autriche était contrainte à signer aussi le traité de Presbourg, qui la chassait de l'Italie, lui ôtait le Tyrol et tous les enclaves de la Souabe qui lui servaient contre nous de postes avancés. En outre, elle perdit tous ses droits sur la noblesse équestre de la Bavière et du Wurtemberg, nos alliés, à qui Napoléon donnait le titre de rois.

Il était évident qu'il y avait dans ces arrangements réalisés par la force et acceptés par la faiblesse, peu de garanties pour l'avenir. On les a critiqués à ce point de vue ; on a substitué toute sorte de combinaisons à celles qu'imaginait Napoléon ; mais ses actes diplomatiques, étudiés avec soin par M. Lefebvre, prêtent assez peu à la critique. Ils présentent à l'historien comme les conséquences inévitables du système général adopté dès Campo-Formio, système dont Napoléon n'était certes pas l'inventeur. Il contenait l'œuvre d'Henri IV, de Richelieu et de Louis XIV, et jusqu'en 1806, il n'avait pas dévié de cette glorieuse tradition ; mais l'irréconciliable animosité de l'Angleterre allait l'entraîner plus loin. Ses ennemis ne lui laissaient pas le choix : il fallait dominer ou périr.

OLD NICK.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

La Campagne.

I.

Pour celui qui aime les diversions agréables, qui hait le tumulte d'une ville, qui se plaît à goûter la brise fraîche, le parfum mielleux de la campagne, à méditer à loisir sur les vicissitudes, les courtes joies, la rapidité du pèlerinage de l'homme ; nous lui conseillerons de s'embarquer par une de ces belles et radieuses journées d'été, alors que le soleil commence à darder ses reflets d'or sur la surface limpide de notre fleuve, et de suivre en observateur attentif les rives des eaux qui baignent les côtes pittoresques de la Pointe Lévy.

Vous traversez rapidement sur un joli petit vaisseau à vapeur, vous pratiquez mille sentiers à travers les mille vaisseaux qui déploient leurs voiles mouillées et laissent flotter en tournoyant les banderoles de leur grand-mât ; vous entendez le chant du nautonier et puis quelquefois le premier tintement de la cloche majestueuse de la Cathédrale ; vous jetez en vous éloignant les yeux sur les toits dorés de la ville, puis vous approchez du rivage. Déjà vous êtes sous la douce influence de la campagne, vous vous sentez changé en nouvel homme, vous respirez un air pur, vous goûtez les charmes de la solitude. Plus de bruit ; rien que le souffle du zéphyr qui se joue dans les arbres, que le ramage de l'oiseau qui éveille ses petits.

Vous débarquez ; vous foulez le tendre gazon, l'herbe fleurie. Vous commencez votre route ; heureux pèlerin, vous marchez gaiement en fredonnant une chanson des bois ; vous passez de larges plaines émaillées de fleurs où vous apercevez en groupe la famille de l'homme des champs image d'un bonheur sans mélange ; vous vous inclinez devant la croix isolée sur le côté, monument des souvenirs ; vous vous débarrâtes à l'onde pure et glacée de la source dont vous entendez le roulement sur les gravois, et puis vous continuez toujours. A chaque pas vous vous trouvez mieux, vous avez de nouvelles merveilles sous les yeux. Vous n'êtes pas seul : vous êtes accompagné d'une foule de petits oiseaux qui vous suivent, vous devancent, vous environnent et semblent vous dire dans un langage invitant : marche, marche toujours !...

Après avoir fait quelques lieues, vous apercevez dans le lointain la flèche svelte et élancée d'un clocher brillant, vous approchez encore ; vous arrivez sur une petite éminence et vous apercevez le plus joli petit village ! ... oh ! un village mignon, merveilleux, pittoresque ! N'allez pas plus loin ; ne passez pas ici sans vous reposer. Attendez que le souffle du soir vienne agiter la touffe veroyante de ces beaux arbres, que le soleil vienne, à son coucher, disséminer ses rayons pourpres et azurés à travers les sinuosités de ces bocages, ou se réfléchir sur les ondes paisibles et argentées qui se jouent à leurs pieds. Attendez que le tourtereau vienne dans ses gazouillements saluer le jour qui pâlit, caresser tendrement, becqueter amoureuxment la jeune tourterelle, que la cloche vienne promener dans les bois sa voix si expressive et pleine d'une poésie si ravissante !

Aujourd'hui qu'un voile sombre et d'horreur s'est répandu sur notre triste cité ; aujourd'hui que la joie et l'espérance se sont évanouies pour nous, moi, j'aime comme cela à laisser le spectacle effrayant des ruines ; j'aime à aller secouer de mes pieds la cendre des choses humaines, la poussière des grands du monde, là, dans ces campagnes où il

ne régna jamais que la belle simplicité du premier âge.

Quand je laisse la ville, j'aime à gagner ces vastes solitudes où l'homme est seul avec lui-même, où la pensée règne sans obstacle et dans toute sa sublimité. J'aime que les vents fassent craquer sourdement les forêts; que les flots en furie viennent se briser à mes pieds, que la tempête gronde sur ma tête; et puis après l'orage vient le calme; j'aime alors le soleil qui perce les brouillards; j'aime le zéphyr qui détache des feuilles la rosée en mille petits globules étincelants, qui caresse le gazon qui a reverdi, la fleur qui s'est éclose.....

II.

Ne vous est-il jamais arrivé dans vos promenades champêtres de vous reposer sous le toit de paille d'une de ces petites huttes que vous rencontrez de distance en distance et que vous voyez isolées des autres, entourées de vieux sapins dépouillés de verdure et portant aux cieux leur cime penchée. Entrez donc, voyageurs indifférents; c'est la cabane du fils de la charrue....

Garde le silence, n'aboie plus, ô fidèle gardien du bercail; le loup ne dévorera plus tes brebis, car nous avons entendu ta voix jusque dans les montagnes.... Nous sommes de pauvres pèlerins; nous voulons saluer le fils de nos premiers pères et ses petits-enfants....

O riches orgueilleux des villes superbes, dites-moi si, sous vos lambris dorés, vous goûtez le bonheur paisible du bon paysan. Dites-moi si dans le tumulte de la foule des envieux, vous respirez comme lui l'air pur et embaumé des fleurs. Vous éveillez-vous comme lui au son de la cloche du matin, avec les chants joyeux de l'oiseau? Entrez donc, voyageurs insensibles, abandonnez pour un instant ces souvenirs, ces pensées de grandeur et d'orgueil; et vous qui aimez la simplicité, venez la voir dans toute sa pureté....

Un jour au coucher du soleil, je marchais sur le rivage, mesurant mes pas sur le roulement monotone des flots. Je vis dans une large plaine une de ces modestes chaumières! je sentis battre mon cœur de plaisir. Ce fut une sensation que je ne saurais expliquer.

Sur le seuil un vieillard décrépit balançait sur ses genoux chancelants un petit enfant qui caressait sa longue barbe blanche. A côté du vieillard était une jeune fille, dans la fleur de l'âge, rayonnante de santé et de joie. Ce rapprochement des trois âges de la vie, là au pied d'une chétive cabane qui menaçait de s'écrouler sous le poids des temps, était imposant. Triste sublimité! je regardais le petit enfant et puis le vieillard qui tremblait et je me disais: Mon Dieu, est-ce donc là tout le pèlerinage de l'homme! Et puis quand je regardais la jeune fille au front si pur et si calme, au sourire si joyeux et si candide; quand je considérais ce vif incarnat de l'innocence et de la vigueur répandu sur ses traits, je me disais: Cette jeune fille sera pourtant comme ce pauvre vieillard un jour; mais ce jour doit être bien éloigné au moins!

Le vieillard, lui, regardait le petit enfant et la jeune fille en versant des larmes. En eux se concentraient tous ses souvenirs! Oh! il pouvait bien me dire lui, quelle est la durée du jour que l'homme passe depuis sa naissance jusqu'au tombeau! Comme ces paroles sont sinistres pour le jeune homme! "Pauvre petit," disait-il, au jour de ta naissance le pauvre vieillard pleura sur ton berceau; car lorsque la cloche du hameau proclama ton existence, le pauvre vieillard se rappela qu'un jour passé une famille joyeuse aimait à répéter son nom comme le tien!.....

"Pauvre petit, un jour à venir tu endormiras

"comme moi sur ton sein le fils de ton fils, ici dans cette vieille chaumière où j'ai été bercé moi-même, cette chaumière est le plus beau de mes souvenirs!....."

O! entrez donc, passant, dans la chaumière, si vous aimez les scènes attendrissantes.....

III.

Aimez-vous comme ce pauvre vieillard à vous entretenir de souvenirs? le souvenir, c'est la mélancolie, car le souvenir est toujours douloureux, soit qu'il vous rappelle un malheur ou un plaisir.

Quand je suis à la campagne, je ne m'occupe que de souvenirs. O souvenir! quelle puissance n'as-tu pas sur mon cœur!.... L'arbre touffu me rappelle un bocage odoriférant où j'ai passé mon enfance. Comme l'ombre y était douce! comme le repos y était bienfaisant! Oh! je m'en souviens! C'est là où j'ai eu mes premiers plaisirs; c'est là où j'ai connu mes premiers amis!....

Vous êtes sur le bord d'une petite rivière: vous aimez tendrement. Vous voyez passer une nacelle à la coupe fine et élégante, aux voiles blanches comme la neige. Vous dites: Oh! cette nacelle ressemble à celle où j'ai vogué aux côtés de celle que j'aime. Dieu! comme les eaux étaient calmes, comme les Zéphirs étaient badins!.... Et votre cœur bat doucement!.....

Le souvenir est dans la solitude: c'est là où il règne, comme la pensée, sans obstacle.

Vous êtes dans une épaisse forêt: il y a un silence parfait. Pour peu que vous ayez l'imagination féconde, ne vous rappelez-vous pas toute l'histoire de votre vie? Votre imagination ne vous retrace-t-elle pas tous les lieux que vous avez visités, les plaisirs, les délices que vous avez goûtés, les beautés, les merveilles que vous avez vues, les douleurs, les peines que vous avez éprouvées?

Ecoutez par exemple le pauvre exilé qui chante, le front appuyé sur un rocher solitaire, ses adieux à sa patrie. C'est le souvenir qui parle:

"Adieu, campagne, séjour de mon enfance!

"Adieu, beaux arbres qui m'avez vu naître, montagnes que j'ai tant de fois gravies, forêts que j'ai si souvent traversées!

"Je n'irai plus à l'ombre du hêtre verdoyant me soustraire aux rayons d'un soleil brûlant, entendre le gazouillement des oiseaux!

"Petits oiseaux, que chantez-vous?

"Comme moi, vous chantez douloureusement votre pèlerinage; comme moi, vous passez sur une terre étrangère. Petits oiseaux, adieu!

"O St. Laurent! je n'irai plus sur tes rives entendre le roulement de tes ondes; aux jours de tempête le mugissement de tes vagues ne m'endormira plus!

"Et cette cloche qui appelle en ce moment le laboureur à sa table, cette cloche ne m'veillera plus."

O campagne, pays des souvenirs, combien l'âme sensible se plaît dans les bosquets silencieux! l'âme qui aime à méditer, qui se plaît dans ces rêves dorés que tu prêtes à l'imagination!.... O campagne, patrie du poète, c'est dans ton sein qu'il nourrit sa muse, car le poète ne vit que de souvenirs et d'espérance; c'est le souvenir qu'il redit, c'est l'espérance qu'il invoque dans ses chants!.....

Aimez-vous quelquefois les pensées sombres?

Oh! il me souvient d'un jour d'automne que je passai à la campagne!

Vous avez entendu quelquefois au pied de ces immenses montagnes toutes couvertes de noires forêts et qui baignent dans une mer bouillonnante, vous avez entendu ces sourds mugissements des vents à travers les arbres et qui semblent être les derniers du tigre mourant.

C'était un jour de la Toussaint. Le soleil s'était caché derrière de gros nuages grisâtres qui roulaient rapidement dans les airs; la nature s'était couverte d'un voile de deuil. Je suivais la rive du fleuve, ayant d'un côté des montagnes qui se perdaient dans les nues, de l'autre une mer orageuse toujours prête à m'engloutir. J'entendais le tintement de la cloche qui appelait les hommes sur le bord des tombes, et toujours ce vague mugissement des orages, le craquement des arbres qui pliaient, réstaient et finissaient par rouler avec fracas sur la pente des montagnes.

Je me rendis au champ des morts!.....

Quand je voyais tous les hommes s'incliner, le front dans la poussière devant la croix rongée des tombeaux; quand j'entendais le pasteur prier pour les âmes de mes ancêtres; quand je voyais le vieillard se pencher sur la terre qui devait bientôt l'envelopper dans son sein, la jeune fille pleurer sur l'urne qui lui avait dérobé ses plus tendres espérances, le jeune homme embrasser le marbre froid qui lui retraçait ses plus beaux souvenirs, hélas! mon cœur était sous l'influence de ces impressions sombres et terribles qui bouleversent et accablent.

Triste fatalité!... Aujourd'hui je pleure l'homme qui n'est plus, et demain l'homme qui vit me pleurera à son tour!....

Et puis le jour de deuil passait! Le glas de la mort cessait; tout était fini, jusqu'au dernier souvenir de l'homme....

La foule cessait de fouler la cendre des morts; j'entendais le roulement des portes du cimetière qui se refermaient; je croyais voir les mânes qui le renfermaient dans leurs tombes, et puis le ver du tombeau qui continuait en silence sa tâche sur le cadavre!.....

IV.

Les ruines à la campagne n'ont-elles pas une teinte de poésie sublime!.....

Je ne sais si tout le monde éprouve les mêmes sensations que moi à la vue d'une de ces habitations désertes et abandonnées, environnées d'une effrayante solitude, surtout lorsque la nuit est bien noire et que l'éclair seul vient jeter sur ses ruines une lueur pâle et sinistre, lorsque les vents viennent se précipiter en sifflant dans les carreaux des fenêtres et font mouvoir rapidement sur leur pivot les banderoles de métal fixées aux extrémités du toit, qui font entendre alors un bruit semblable aux roulements de l'oiseau de mauvais augure; lorsqu'enfin la pluie vient tomber avec fracas sur son toit qui craque sourdement, ou bat violemment le long de ses murailles disjointes.

Il m'est arrivé une fois de passer près d'une de ces misérables et antiques habitations qui devait bientôt n'offrir qu'un amas de ruines et qui avait quelque chose de grand et d'imposant dans son ensemble et dans sa construction robuste. On l'eût prise pour un ancien château, à voir ses trois grandes lucarnes en demi-cercle, ses croisées taillées en gothique, son énorme portique à colonnes toscanes, son dôme affaissé, la haute et forte balustrade qui l'entourait, et le vieux chêne centenaire qui laissait pendre sur son toit couvert de mousse ses rameaux nus et sans verdure, comme s'il eût voulu encore faire un dernier effort pour proté-

ger cette espèce de vieux manoir des injures du temps.

Dans la belle saison, c'était le refuge de tous les chantres des bois. L'oiseau venait y chanter sur les branches du vieux chêne ou folâtrer sur la mousse jaunâtre du toit; l'hirondelle au printemps y faisait son nid sous les dalles et sous les corniches des vitraux; l'écureuil y grugeait sa pâture dans le grenier où il pouvait pénétrer par les mille ouvertures que les orages avaient pratiquées partout.

J'entrai dans cette maison. L'intérieur n'offrait rien de mieux que l'extérieur. Vous y aperceviez le même degré de vétusté, de délabrement et de solidité. L'écho y répétait vos pas, quelques légers qu'ils fussent. Les murs n'offraient plus que quelques rares taches d'un crépi sale et usé; les plafonds ne consistaient plus qu'en un ensemble dégoutant de lattes croisées et de toiles d'araignée; les portes sont disjointes et orient sur leurs gonds rouillés. Partout un air fétide et suffoquant. Les chambres sont vastes; les volets fermés y entretiennent une obscurité aussi horrible que celle d'un tombeau enfoui à dix pieds sous terre.

N'est-il pas vrai que ces habitations ont quelque chose d'effrayant et de grand à la fois? Ne ressentez-vous pas en les approchant une crainte vague, une sueur froide, qui vous fait trembler?

Et lorsque le soir vous y apercevez quelques-uns de ces météores enflammés qui tournoient, ne croyez-vous pas voir l'esprit des ruines, les ombres de ceux qui y ont habité?

V.

Voulez-vous quelque chose de plus satisfaisant?

Que dites-vous des veillées de campagne?...

Une lampe à large bec jette sur les cloisons moussues une lumière obscure; l'homme des champs est assis près de l'âtre pétillant, entouré de son épouse filant son lin et de ses petits enfants qui s'amuse avec des châteaux de cartes; et la jeune fille au fond de l'appartement qui rêve son avenir avec son amant.

Aux jours de fête, la grand'mère y rassemble ses petits-fils et leur dit les histoires du vieux temps, les miracles des sorciers.

Oh! que j'aime ces narrations où le bon vieillard verse des larmes sur un passé plein de charmes, lorsqu'il raconte avec orgueil les premières actions de sa vie à ses petits-enfants qui sourient d'espérance en attendant le jour où ils pourront en faire autant.

J'ai passé de ces veillées bien souvent; je me suis mis en cercle avec ces hons agriculteurs, j'ai pris part à leur conversation.

Quelquefois dans les grandes chaleurs nous allions sur le seuil de la porte voir l'étoile briller au ciel, entendre le bruissement de la chauve-souris, quelquefois la voix du berger qui chantait ses amours en reconduisant son troupeau. Ah! que ces chants du soir étaient poétiques! que j'aimais ces accents passionnés qui s'éloignaient insensiblement dans les bois?

Et puis quand l'heure du sommeil sonnait, je voyais la famille se prosterner devant l'image de Dieu et le vieillard de sa voix tremblante bénissait le ciel pour le jour qui venait de finir et l'implorait pour le lendemain.

Et quand la prière était finie, chacun se signait avec le buis bénit et attendait le matin dans un sommeil paisible.....

VI.

Quand vous êtes à la campagne, aimez-

vous comme moi à bâtir des châteaux en Espagne?

Vous croyez que je m'amuse avec ces rêves, ces images que l'ambition se forme. Vous croyez que j'aspire à un bonheur chimérique, que je désire par exemple un trône, une majesté suprême, des habits d'or, des palais superbes, des favoris flatteurs, des esclaves enchaînés, des richesses immenses, un nom brillant...! O mon Dieu, non; ce qui me charmerait, ce qui me procurerait ce bonheur que je rêve si souvent, ce serait une jolie petite maison de campagne, couverte de chaume, proprement blanchie, entourée de pins touffus; j'aimerais que l'oiseau y chantât toujours; je désirerais une modeste aisance, une épouse chérie pour la partager avec moi, et deux vénérables amis pour toute société.

S'il ne tenait qu'à désirer, je n'oublierais pas la petite rivière aux cascades bouillonnantes, les bocages fleuris, j'aurais de petits troupeaux; je m'érigerais en berger; comme la houlette et le flageolet me charmeraient!...

Il me semble que tous les jours s'écouleraient sans ennui.

Je me lèverais avec le soleil, je consacrais ces premières heures du jour à la poésie; j'aimerais par exemple à saluer dans mes vers ce beau soleil qui se réfléchirait comme une teinte d'or sur les rideaux blancs de mes fenêtres, à dépeindre ces belles scènes de la nature, de ma chère Patrie!.....

Au milieu du jour, j'irais dans les champs voir le moissonneur et ses fils chargés d'épis dorés; je partagerais leur collation frugale.

Sur la fin du jour, j'irais dans les bois poursuivre le lapin, abattre le gibier; et au crépuscule, j'irais chez mes amis raconter les plaisirs de la journée.

Mon Dieu, tout ceci n'est pas impossible pourtant.

J'y pense souvent; je m'amuse avec l'espérance de pouvoir réaliser un jour mes vœux.

Cette espérance seule me fait vivre et charme mon existence.

Voilà tous mes châteaux en Espagne.

PIETRO.

Economie politique.

ANALYSE OU ABRÉGÉ

DU

TRAITÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE DE J.-B. SAY.*

LIVRE PREMIER.

DE LA PRODUCTION DES RICHESSES.

CHAPITRE ONZE. — *De quelle manière se forment et se multiplient les capitaux.*

Le chapitre qui précède a montré comment les capitaux productifs, perpétuellement occupés, tourmentés, usés pendant la production, s'en tirent, lorsqu'elle est terminée, avec leur valeur entière. Or, comme c'est la valeur de la matière, et non la matière elle-même qui constitue la richesse, on a compris, j'espère, comment le capital productif, quoiqu'il ait plusieurs fois changé de forme matérielle, est cependant toujours le même capital.

On comprendra avec la même facilité que comme c'est la valeur produite qui a remplacé la valeur consommée, cette valeur produite

(* Voyez les numéros 9, 13, 16, 22, 23, 28 et 32 de la Revue.

a pu être moindre, égale, ou supérieure à la valeur consommée. Si elle a été égale, le capital a été seulement rétabli et entretenu; si elle a été moindre, le capital a été entamé; et si elle a été supérieure, il y a eu augmentation, accroissement de capital. C'est la position où nous avons laissé l'entrepreneur-cultivateur qui nous a servi d'exemple au chapitre précédent. Nous avons supposé qu'après avoir rétabli son capital dans son entière valeur, tellement entière, qu'il pouvait recommencer une autre année avec des moyens égaux, ce cultivateur a eu un excédant de ses produits sur ses consommations pour une valeur quelconque, que nous ferons monter à mille écus, pour fixer nos idées.

Observons maintenant tous les emplois qu'il peut faire de cet excédant de mille écus, et ne méprisons point une observation qui paraît si simple: *il n'en est point qui exerce une aussi grande influence sur le sort des hommes, et point dont les résultats soient plus méconnus.*

Quels que soient les produits qui composent cet excédant, dont nous estimons la valeur mille écus, il peut l'échanger contre de la monnaie d'or et d'argent, et l'enfouir dans la terre pour la retrouver au besoin. Cet enfouissement ôte-t-il mille écus à la masse des capitaux de la société? Non, puisque nous venons de voir que la valeur de son capital a été auparavant rétablie complètement. A-t-il fait tort de cette somme à quelqu'un? Pas davantage; car il n'a volé ni dupé personne, et n'a jamais reçu aucune valeur qu'il n'ait donné une valeur égale en échange. On dira peut-être: "Il a donné du blé en échange des mille écus enfouis; ce blé n'a pas tardé à être consommé, et les mille écus n'en demeurent pas moins soustraits au capital de la société." Mais, nous répondons, le blé vendu ne faisait plus partie du capital de notre cultivateur, puisqu'il n'était plus sa propriété; c'était l'argent reçu en échange du blé qui en faisait partie. Le blé devenu la propriété d'une autre personne, devra au surplus faire partie du capital de son nouveau possesseur, si celui-ci le consomme reproductivement; car on sait que des matières consommables et fugitives peuvent faire partie d'un capital aussi bien que les plus durables, aussi longtemps qu'on les consomme de manière à en reproduire la valeur. — Du moment donc que le capital de notre cultivateur a été rétabli dans son ancienne valeur, et qu'il recommence avec les mêmes moyens qu'auparavant, les mille écus d'excédant qu'il a épargnés, fussent-ils jetés à la mer, le capital social ne serait pas moins égal à ce qu'il était auparavant.

Mais continuons toutes les suppositions possibles relativement à l'emploi des mille écus.

Par une nouvelle supposition, ils n'ont pas été enfouis; le cultivateur s'en est servi pour donner une très belle fête. Cette valeur a

été détruite dans une soirée ; un festin magnifique, les ornemens d'un bal, et un feu d'artifice, ont absorbé la somme. Cette valeur, ainsi détruite, n'est point restée dans la société ; elle n'a plus continué à faire partie de la richesse générale ; car les personnes entre les mains de qui les mille écus en espèces ont passé, ont fourni une valeur équivalente en viandes, en vins, en musique, en poudre, et de toute cette valeur il ne reste rien ; mais la masse des capitaux n'a pas été diminuée par cet emploi plus que par le précédent. Il y avait eu un excédant de valeur produite, cet excédant a été détruit. Les choses sont restées au même point.

Par une troisième supposition, les mille écus ont servi à acheter des meubles, du linge, de l'argenterie. Point encore de diminution dans le capital productif de la nation ; mais aussi point d'accroissement. Il n'y a de plus, dans cette supposition-ci, que les jouissances additionnelles que procure au cultivateur et à sa famille le supplément de mobilier qu'ils ont acquis.

Enfin, par une quatrième supposition, qui est la dernière, le cultivateur ajoute à son capital productif les mille écus qu'il a épargnés, c'est à dire les réemploie productivement selon les besoins de sa ferme : il achète quelques bestiaux, nourrit un plus grand nombre d'ouvriers, et il en résulte, au bout de l'année, un produit qui a conservé ou rétabli avec profit l'entière valeur des mille écus, de manière qu'ils peuvent servir l'année suivante, et ainsi perpétuellement, à donner chaque année un nouveau produit.

C'est alors, et seulement alors, que le capital productif de la société est véritablement augmenté de la valeur de cette somme. L'accumulation qui forme un nouveau capital, ne commence qu'après que l'ancien capital est complètement rétabli.

Le seul moyen qu'il y ait d'augmenter le capital productif des individus, aussi bien que le capital productif de la société toute entière, c'est donc de faire ces épargnes productives ; en d'autres mots, c'est d'employer à la reproduction plus de produits créés qu'il n'en fut consommé pour les créer. Un capital productif ne peut pas se former en entassant simplement des valeurs sans les consommer ; il ne le peut, qu'en retirant ces valeurs de la consommation improductive pour les livrer à la consommation reproductive. Il n'y a rien d'odieux dans le tableau bien compris de l'accumulation ; nous en verrons bientôt les heureuses conséquences (1).

(1) Avis donc à nos protecteurs. Ils ont cru qu'ils augmenteraient nos richesses agricoles, en nuisant à la production de nos voisins des États-Unis par des entraves jetées sur l'importation de leurs produits agricoles. Tandis que les premiers principes d'économie politique, s'ils les avaient connus, leur auraient enseigné que le seul moyen d'augmenter nos richesses, individuelles et sociales, était de travailler plus et mieux, d'épargner, et, par suite, d'accumuler nos propres produits. Si vous voulez protéger réellement notre industrie agricole, législateurs et patriotes ! établissez des sociétés et des prix d'encouragement, comme l'a fait une de vos lois à la dernière session ; répandez l'instruction chez le peuple par vos écoles primaires ; fondez une bibliothèque publique dans

Il est bien essentiel qu'on remarque que, de manière ou d'autre, soit qu'on dépense improductivement une épargne, soit qu'on la dépense productivement, elle est toujours dépensée et consommée ; et ceci détruit une opinion bien fautive, quoique bien généralement répandue, c'est que l'épargne nuit à la consommation. Toute épargne, pourvu qu'on en fasse l'objet d'un placement, ne diminue en rien la consommation, et, au contraire, elle donne lieu à une consommation qui se reproduit et se renouvelle à perpétuité, tandis qu'une consommation improductive ne se répète point.

Je prie aussi de remarquer que la forme sous laquelle la valeur épargnée se trouve être épargnée et réemployée, ne change rien au fond de la question ; elle l'est avec plus ou moins d'avantage, selon l'intelligence et la position de l'entrepreneur. Rien ne s'oppose à ce que cette portion de capital ait été accumulée sans avoir été un seul instant sous la forme de monnaie. Un des produits épargnés peut avoir été replanté ou semé avant d'avoir subi aucun échange. Le bois, qui aurait inutilement chauffé des appartemens superflus, peut se montrer en palissades, s'élever en charpente, et, d'une portion de revenu qu'il était au moment de la coupe, devenir un capital après avoir été ainsi employé.

La nature des besoins de chaque nation, sa position géographique, et le génie de ses habitans, déterminent communément la forme sous laquelle s'amassent ses capitaux.

Une nation qui cultive à la fois l'industrie agricole, l'industrie manufacturière et l'industrie commerciale, voit son capital composé de produits de toutes sortes, de cette masse de provisions de tout genre que nous voyons actuellement entre les mains des peuples policés, et qui, employés avec intelligence, sont perpétuellement entretenus, et même augmentés, malgré l'immense consommation qui s'en fait, pourvu que l'industrie de ces peuples produise plus de valeurs que leur consommation n'en détruit.

chaque village, une ferme-modèle dans chaque comté ; allez, de paroisse en paroisse, donner au cultivateur des cours d'agriculture, d'histoire naturelle, de physique, de chimie, de mécanique, élémentaires et usuels ; préchez sans cesse contre le luxe, le vice et la dissipation ; faites de toutes parts de judicieuses améliorations dans nos voies intérieures, grandes routes, canaux, chemins de fer, etc. ; cherchez au dehors, et ouvrez à nos produits des débouchés nombreux, des marchés nouveaux. Voilà de la protection juste et vraie. Mais elle est fautive et immorale, celle qui consiste à détruire le travail et la richesse de son voisin, parce qu'il travaille plus et produit mieux que soi-même. Ce n'est pas de la production, mais du dépouillement : dépouillement qui appauvrit le pillé sans enrichir le pillard. — La théorie et la raison nous enseignent cela. Consultez maintenant l'expérience particulière. Voyez le résultat de votre législation protectrice. Si vous entrez dans nos abattoirs et y trouvez autant de bœufs américains, aussi peu de bœufs canadiens, quo jadis ; si les premiers sont aussi gras, les seconds aussi maigres, quo jadis ; si vous passez sur nos marchés, et y trouvez la viande américaine plus chère et aussi recherchée que jadis, la viande canadienne plus chère et aussi peu recherchée que jadis ; quelles tristes conclusions vous faudra-t-il tirer de l'opération de nos lois protectrices ? — Que vous aurez fait un peu de tort au producteur américain ; beaucoup plus de tort au consommateur canadien ; point ou presque point de bien au producteur canadien.

Tout entrepreneur d'industrie, faisant lui-même travailler son capital, trouve avec facilité les moyens d'occuper productivement ses épargnes. S'il est cultivateur, il achète des portions de terre, ou augmente par des bonifications le pouvoir productif de celles qu'il a. S'il est négociant, il achète et revend un plus grande masse de marchandises. Les capitalistes ont à peu près les mêmes moyens ; ils augmentent de tout le montant de leurs épargnes leur capital déjà placé, ou bien ils cherchent de nouveaux placements, pour eux d'autant plus faciles à trouver, que, connus pour avoir des fonds à placer, ils reçoivent plus que d'autres des propositions pour l'emploi de leurs épargnes. Mais les propriétaires de terres affermées, les petits rentiers, et les personnes qui vivent du salaire de leur main-d'œuvre, n'ont pas la même facilité, et ne peuvent placer utilement un capital qu'autant qu'il se porte à une certaine somme. Beaucoup d'épargnes sont, par cette raison, consommées improductivement, qui auraient pu être consommées reproductivement, et grossir les capitaux particuliers, et par conséquent la somme du capital national. Les banques et les associations qui se chargent de recevoir, de réunir et de faire valoir les petites épargnes des particuliers, sont en conséquence (toutes les fois qu'elles offrent une sûreté parfaite) très favorables à la multiplication des capitaux.

L'accroissement des capitaux est lent de sa nature ; car il n'a jamais lieu que là où il y a des valeurs véritablement produites, et des valeurs ne se créent pas sans qu'on y mette, outre les autres éléments, du temps et de la peine. Et comme les producteurs, tout en créant des valeurs, sont obligés d'en consommer, ils ne peuvent jamais accumuler, c'est à dire, employer reproductivement que la portion des valeurs produites qui excède leurs besoins ; c'est le montant de cet excédant qui constitue l'enrichissement des particuliers et des sociétés. Un pays marche d'autant plus rapidement vers la prospérité, que chaque année il s'y trouve plus de valeurs épargnées et employées reproductivement. Ses capitaux augmentent ; la masse d'industrie mise en mouvement devient plus considérable ; et de nouveaux produits pouvant être créés par cette addition de capitaux et d'industrie, de nouvelles épargnes deviennent toujours plus faciles et plus nombreuses.

Toute épargne, tout accroissement de capital, prépare un gain annuel et perpétuel, non seulement à celui qui a fait cette accumulation, mais à tous les gens dont l'industrie est mise en mouvement par cette portion du capital. Elle prépare un intérêt annuel au capitaliste qui a fait l'épargne, et des profits annuels aux industriels qu'elle fait travailler. Perpétuellement consommée, elle est autant de fois reproduite pour être consommée de nouveau, de même que les profits qu'elle fait naître. Aussi le célèbre Adam Smith compare-t-il un homme frugal, qui

augmente ses capitaux productifs, ne fût-ce que dans une seule occasion, à l'un des fondateurs d'une maison d'industrie où une société d'hommes laborieux seraient nourris à perpétuité des fruits de leur travail ; et un prodigue, au contraire, qui mange une partie de son capital, est comparé par lui à l'administrateur infidèle qui dilapiderait les biens d'une fondation pieuse, et laisserait sans ressources, non seulement ceux qui y trouvaient leur subsistance, mais tous ceux qui l'y auraient trouvée par la suite. Il n'hésite pas à nommer le dissipateur un fléau public, et tout homme frugal et rangé, un bienfaiteur de la société.

Il est heureux que l'intérêt personnel veille sans cesse à la conservation des capitaux des particuliers, et qu'on ne puisse en aucun tems distraire un capital d'un emploi productif, sans se priver d'un revenu proportionné.

L'art d'épargner est dû aux progrès de l'industrie, qui, d'une part, a découvert un grand nombre de procédés économiques, et qui, de l'autre, a partout sollicité des capitaux et offert aux capitalistes, petits et grands, de meilleures conditions et des chances plus sûres. Dans les tems où il n'y avait encore que peu d'industrie, un capital, ne portant aucun profit, n'était presque jamais qu'un trésor enfermé dans un coffre-fort ou caché dans la terre, et qui se conservait pour le moment du besoin; que ce trésor fût considérable ou non, il ne donnait pas un profit plus ou moins grand, puisqu'il n'en donnait aucun ; ce n'était autre chose qu'une précaution plus ou moins grande. Mais quand le trésor a pu donner un profit proportionné à sa masse, alors on a été doublement intéressé à le grossir ; et ce n'a pas été en vertu d'un intérêt éloigné, d'un intérêt de précaution, mais d'un intérêt actuel, sensible à tous les instans, puisque le profit donné par le capital a pu, sans rien ôter au fonds, être consommé et procurer de nouvelles jouissances. Dès lors on a plus étroitement songé qu'on ne l'avait fait auparavant, à se créer un capital productif quand on n'en avait point, à l'augmenter quand on en avait un ; et l'on a considéré des fonds portant intérêt comme une propriété aussi lucrative et quelquefois aussi solide qu'une terre rapportant un fermage.

Que si l'on s'avisait de regarder l'accumulation des capitaux comme un mal, en ce qu'elle tend à augmenter l'inégalité des fortunes, je prierais d'observer que si l'accumulation tend sans cesse à accroître les grandes fortunes, la marche de la nature tend sans cesse à les diviser. Un homme qui a augmenté son capital et celui de son pays, finit par mourir, et il est rare qu'une succession ne devienne pas le partage de plusieurs héritiers ou légataires, excepté dans les pays où les lois reconnaissent des substitutions et des droits de primogéniture. Hors les pays où de pareilles lois exercent leur funeste influen-

ce, et partout où la marche bienfaisante et providentielle de la nature n'est pas contrariée, les richesses se divisent naturellement, pénètrent dans toutes les ramifications de l'arbre social, et portent la vie et la santé jusqu'à ses extrémités les plus éloignées. Le capital total du pays s'augmente en même tems que les fortunes particulières se divisent.

On doit donc non seulement voir sans jalousie, mais regarder comme une source de prospérité générale, l'enrichissement d'un homme, toutes les fois que son bien acquis, légitimement, s'emploie d'une façon productive. Je dis *acquis légitimement*, car une fortune fruit de la rapine n'est pas un accroissement de fortune pour l'état ; c'est un bien qui était dans une main et qui a passé dans une autre, sans qu'il mette en jeu plus d'industrie qu'auparavant. Il est même, au contraire, assez commun qu'un capital mal acquis soit mal dépensé.

CHAPITRE DOUZE. — Des capitaux improductifs.

Nous avons vu que les valeurs produites peuvent être consacrées, soit à la satisfaction de ceux qui les ont acquises, soit à une nouvelle production. Elles peuvent encore, après avoir été soustraites à une consommation improductive, n'être pas consacrées à une consommation reproductive, demeurer cachées, enfouies.

Le propriétaire de ces valeurs, après s'être privé, en les épargnant, des jouissances, de la satisfaction que cette consommation lui aurait procurées, se prive encore des profits qu'il pourrait retirer du service productif de son capital épargné. Il prive en même tems l'industrie des profits qu'elle pourrait faire en le mettant en œuvre.

Parmi beaucoup d'autres causes de la misère et de la faiblesse où l'on voit les états soumis à la domination ottomane, on ne peut douter que la quantité de capitaux qui y sont retenus dans l'inaction n'en soit une des principales. La défiance, l'incertitude où chacun est sur son sort futur, engagent les gens de tous les ordres, depuis le pacha jusqu'au paysan, à soustraire une partie de sa propriété aux regards avides du pouvoir ; or, on ne peut soustraire une valeur à la vue que par son inaction. C'est un malheur partagé à différens degrés par tous les pays soumis au pouvoir arbitraire, surtout lorsqu'il est violent. Aussi remarque-t-on dans les vicissitudes que présentent les orages politiques, un certain resserrement de capitaux, une stagnation d'industrie, une absence de profits, une gêne universelle, lorsque la crainte s'empare des esprits ; et, au contraire, un mouvement, une activité très favorables à la prospérité publique, du moment que la confiance renaît.

Il y a beaucoup de capitaux oisifs dans les pays où les mœurs obligent à mettre beaucoup d'argent en meubles, en habits, en ornemens. Le vulgaire, qui, par sa sottise admiration, encourage les emplois improductifs,

se fait tort à lui-même ; car le riche qui place vingt mille piastres en dorures, en vaisselles, en équipages, en un mobilier immense, ne peut plus placer à intérêt cette somme, qui, dès lors, n'entretient aucune industrie. La nation perd le revenu annuel de ce capital, et le profit annuel de l'industrie que ce capital aurait animée.

Jusqu'à ce moment nous avons considéré l'espèce de valeur qu'on pouvait, après l'avoir créée, attacher pour ainsi dire à la matière, et qui, ainsi incorporée, était susceptible de se conserver plus ou moins longtems. Mais toutes les valeurs produites par l'industrie humaine n'ont pas cette propriété. Il en est de très réelles, puisqu'on les paie fort bien, et en échange desquelles on donne des matières précieuses et durables, mais qui ne sont pas de nature à pouvoir durer elles-mêmes au-delà du moment de leur production. Ce sont celles qui vont être définies dans le chapitre suivant, et auxquelles nous donnerons le nom de *produits immatériels*.

Montréal, 19 août 1845.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 13 SEPTEMBRE, 1845.

Histoire de la Semaine.

Dieu ! les belles choses que la civilisation, le progrès, et surtout la vapeur, mais la vapeur perfectionnée, condensée, activée, vous poussant vingt mille à l'heure ; telles étaient les réflexions banales que nous faisons il y a quelques jours à bord du célèbre *Pyroscaphie*, le Québec. Nous parlions en compagnie du Montréal, le brillant enfant du monopole, et de la Queen, un autre, qui est aujourd'hui entièrement éclipsé par les deux premiers, tous trois passablement chargés de passagers et de fret ; le peuple se porte toujours en foule pour le départ des steamers ; les quais ce soir là étaient bordés de spectateurs, et les gens se pressaient aux embarcadères des bateaux, les uns par affaires, les autres par curiosité, pour reconduire un parent, un ami, une aimable voyageuse, qui emporte quelquefois avec elle plus que des souvenirs de voyage, et qui vous laisse en retour au départ de singulières envies, de pressants besoins de la suivre, pour la voir encore, des idées de tourisme tellement prononcées, que rien ne peut vous calmer et vous ramener à votre état normal, qu'une petite excursion vers les bords fortunés qu'habite la charmante touriste. Le Montréal s'agitait à côté de nous comme un coursier arabe qui frissonne d'ardeur et d'impatience. De tems à autre la vapeur s'échappait des tuyaux des deux rivaux comme des hennissements provocateurs. Le bruit, le fracas, la foule qui se croise en tous sens, les beaux équipages, qui amènent quelque grande dame, un aristocrate au petit pied, ou quelque épicière parvenu aux honneurs et à la fortune, en versant de l'eau

dans son vin, le cab et la calèche du charretier qui portent de plus modestes personnages, le commerce qui sillonne aussi les quais avec son chargement des produits de toutes espèces, sans parler des voitures de nos braves cultivateurs et jardiniers d'alentour, qui arrivent avec leurs provisions de végétaux et de fruits, pour nos bons amis de Québec ; tout cela fait du départ une scène animée et intéressante.

Nous sortons majestueusement du port. En avançant la ville se découvre tout entière à vos yeux. Le soleil baisse derrière les clochers et les toits élevés des maisons et jette sur l'île Sainte-Hélène et sur la rive opposée ses derniers rayons brillants d'or et de pourpre. En contemplant ainsi la ville natale, s'étendant dans toutes les directions au moins cinq ou six milles, avec son port magnifique, le plus commode et le plus beau de ce continent, ses quais en pierre de taille et ses larges et spacieux magasins qui les bordent, en voyant les travaux et les nouveaux bassins que l'on fait en face des constructions du nouveau marché qui s'élève comme un palais à côté de Bonsecours, nous éprouvons une vive satisfaction à la pensée de l'avancement de Montréal. Nous l'avons vu s'augmenter bien lentement, petit à petit jusqu'en 1836-37. En 1838 tout à coup elle a pris son essor et commencé cet œuvre de démolition et de reconstruction qu'elle continue aujourd'hui avec tant d'activité. Il ne faut pas aller loin dans le passé pour se rappeler le temps où Montréal, pour tout quai, avait un petit pont comme on en voit dans nos villages, qui s'avancait quelques pieds dans la rivière, avec une navigation difficile et embarrassée pour y arriver ; quand les rues étaient étroites, sales, boueuses et tristes, quand les maisons étaient sombres, de bois ou de pierres brutes, les plus hautes à deux étages, avec des perrons en relief et barrant le passage ; on peut se rappeler sans peine quand la ville était renfermée entre les endroits que l'on appelle aujourd'hui la place Dalhousie et la rue McGill, et quand l'ancienne "Maison Près de Ville" derrière la rue Craig, maintenant occupée par les Frères de la doctrine chrétienne, était abritée par de grands arbres séculaires au milieu de vastes jardins et de vergers à perte de vue où l'œil pouvait à peine alors découvrir par-ci par-là quelque maison de campagne bien isolée, bien retirée du monde, perdue presque entièrement dans l'ombre et la verdure ; aujourd'hui les jardins, les vergers ont disparu et fait place à d'élégantes bâtisses, à des rues larges et bien pavées, à une ville nouvelle enfin, confortable et heureuse où s'agit l'industrie humaine. On peut seulement regretter que nos pères qui se délassaient à l'ombre des grands arbres n'aient pas songé que nous pouvions en aimer l'ombre comme eux, et les nient abattu sans pitié. Cela n'est que trop vrai et cette absence ne se fait pas seulement remarquer à la ville, mais à la campagne. Depuis Montréal à Québec, on les regrette

d'autant plus que le paysage entre les deux villes est plat et uniforme, sans accidents, pour en varier la monotonie. D'ailleurs, quoi de plus agréable à la vue qu'un groupe de chênes, de noyers, ou d'érables, ou une touffe d'arbres quelconques dans un village, près d'une maison, ou même sur la grande route, sur les bords d'une rivière. Il nous semble qu'il y a quelque chose d'amical, d'hospitalier dans l'apparence d'un vieil arbre qui étend au loin ses rameaux et ses branches, pour en offrir l'ombre aux pauvres voyageurs fatigués de la chaleur du jour.

Nous étions à peu près cent passagers de chambre, parmi lesquels on distinguait un grand nombre d'Américains, avec des figures et des mines comme on n'en voit qu'en voyageant dans des temps d'opposition. *I guess this is rather a fine country, splendid river, very fast boats.* Ils avaient raison, le Québec une fois parti (*under way*) va avec une rapidité prodigieuse ; à chaque coup de la roue, vous sentez l'effort et l'élan donné au vaisseau. C'était quelque chose de beau et d'imposant à mesure que le jour disparaissait et que les ombres de la nuit s'allongeaient autour de nous, de continuer de dévorer les distances, de voir les lumières du Montréal et de la Queen des maisons sur la côte, et des villages, qui fuyaient loin, bien loin derrière nous, d'entendre le bruit des soufflets et de la machine et de voir glisser de temps à autre quelque *cajeur* avec son joyeux équipage, qui nous saluait en passant avec des cris et des applaudissements ; ou bien d'apercevoir quelque goëlette à l'ancre, bien sombre et bien noire, silencieuse et morte qui se balançait sur ses chaînes, laissant flaque ses voiles, en attendant la brise du matin. A huit heures et demie nous étions à Sorel (15 lieues de Montréal) à onze heures et demie aux Trois-Rivières et à cinq heures du matin à Québec. Le Québec qui arrêtait plusieurs fois sur la route ne voulait pas lutter de vitesse avec le Montréal, qui se rendait droit, ne touchant nulle part. Il faut avouer après tout que l'on éprouve un certain sentiment d'inquiétude, nous pourrions dire de malaise, à bord de ces steamers, dans un temps d'opposition. Il y a quelque chose de si affreux dans la pensée d'un sinistre sur l'eau, dans une nuit noire, quand vous allez aussi vite, le feu, un choc, un malheur quelconque qui jette l'épouvante et le désespoir parmi deux cents personnes rassemblées dans un espace aussi étroit et aussi fragile qu'un bateau-à-vapeur ; encore si les gens pouvaient conserver leur sang-froid, et lutter courageusement jusqu'à la fin, mais il y a tant d'hommes, qui n'en ont que le nom.

Quel est celui qui n'éprouve pas un sentiment d'orgueil national en s'approchant de notre ancienne capitale ? qui ne se sent pas fier d'être Canadien, en apercevant cette nature grandiose et sublime qui environne Québec et qui en fait une ville si remarquable et tant aimée des voyageurs ? De loin, avant d'y arriver, le paysage prend des proportions neuves et admirables ; la côte, les rivages

sont escarpés de plus en plus, jusqu'à ce qu'ils s'élèvent dans leur majestueuse hauteur comme des montagnes au-dessus de vos têtes. C'était un dimanche matin ; le soleil levant dissipait la brume légère accumulée pendant la nuit. Tantôt on la voyait se détacher de la surface de l'eau, se roulant en spirale, tourbillonnant sur elle-même et monter vers les cieux, tantôt comme un nuage s'abaissait vers la terre, fondre aux rayons du soleil et s'évaporer sous vos yeux comme une ombre fantastique, à la parole d'un puissant génie des Mille et une nuits.

Tout était calme, le jour du Seigneur ; sur le quai Napoléon, quelques charroliers matinaux arrivaient avec les voitures des différents hôtels, prendre les passagers. Nous nous arrêtons un instant sur le pont à admirer le beau tableau qui se déroulait sous nos yeux ; le silence majestueux qui régnait était digne d'une telle scène. A droite, la basse-ville reculée, adossée aux rochers escarpés, baignant ses pieds dans la rivière ; au-dessus le cap Diamant qui s'avance avec son fort, ses murailles crénelées, ses batteries et ses canons formidables ; les toits en ferblanc et les clochers des églises brillants et reluisants aux premiers rayons du soleil ; à gauche, le rivage si pittoresque de la Pointe-Lévi, surmonté de la petite chapelle gothique, bordé de chantiers et d'établissements industriels, couvert à la fois de forêts primitives, de champs verdoyants et de tous les signes de la civilisation ; devant nous la grande baie dont les eaux scintillaient de mille feux, brillaient en même temps de mille couleurs, tantôt bleues, tantôt vertes, parfois d'or et de pourpre, parfois d'argent et de rubis. Au fond on apercevait d'un côté le Sault de Montmorency qui paraît de loin comme un ruban blanc parsemé de pierres, et l'île d'Orléans avec ses petites maisonnettes qui ressortaient si bien sur ce nid de verdure. De l'autre côté la vue s'étendait encore plus loin et se perdait dans les sinuosités de la rivière, rencontrant par-ci par-là un clocher de village, sur une pointe ou au fond d'une anse, une touffe de gros arbres sur un cap, un groupe de maisons et quelques voiles déployées attendant un souffle de vent pour continuer leur route. Autour de nous tous les vaisseaux du port avaient arboré leurs pavillons. Ils semblaient avoir fait toilette, tant tout était propre, rangé, en ordre. Les équipages répandus sur le pont, fumant tranquillement leurs pipes, s'amusaient à regarder notre steamer et semblaient jouir parfaitement de ce jour de repos et de paix que Dieu fit chaque semaine, surtout pour celui qui travaille et qui souffre.

Québec a quelque chose d'unique dans sa position, c'est la variété du paysage que vous avez, au même instant sans changer de place, en vous retournant. Il est peu d'endroits, peu de maisons dans la haute-ville où vous n'avez pas une vue superbe. En y montant, nous jetâmes un dernier regard sur le tableau

que nous admirions tant à bord du steamer; il avait plus d'étendue : on découvrait à la fois une dizaine de clochers, toutes les beautés de cette partie du pays, et pour encadrer tout cela, les hautes montagnes qui bordent l'horizon de tous côtés.

Après avoir admiré toute la grandeur des œuvres de Dieu qui sont éternelles et qui ne périssent pas, il me fallait pleurer et gémir sur les œuvres de l'homme si fragiles qui se détruisent et disparaissent en un instant.

J'étais à l'extrémité occidentale de l'Esplanade, dominant du regard ce vaste champ de ruines et de dévastation des faubourgs Saint-Roch et Saint-Jean ! Vous dire ce que j'éprouvai d'abord est impossible. Je restai là cloué sur l'assût d'un canon allant de droite à gauche, mesurant de l'œil l'espace immense, l'étendue incroyable que le feu a parcouru. Peu à peu une émotion vive, profonde, succéda à cette espèce de stupéfaction qui m'avait saisi et un malaise inexplicable me fit jeter cette exclamation : " Mon Dieu ! est-il possible ! " C'était quelque chose de si affreux, au milieu d'une nature riche et brillante comme celle qui m'environnait, que ce monceau de décombres, cette forêt de cheminées, cet amas de destruction, il y avait quelque chose de si amer dans ce lever du soleil sur les quartiers détruits, dans ces rayons dorés qui inondaient ces ruines de teintes chaudes et empourprées, comme au jour où s'y agitait une population heureuse et florissante. Une larme glissa le long de ma joue. Comme Canadien, j'eus un sentiment de tristesse et de regret étrange, inconnu jusqu'alors.

J'aime tant notre ancienne capitale ; c'est la seule ville essentiellement canadienne que nous ayons—le seul centre où la bourgeoisie canadienne-française, ait conservé l'originalité de ses mœurs et de ses manières, toute son influence d'autrefois et la prépondérance. Vous sentez en y arrivant que vous êtes au pays, que vous êtes chez-vous. Elle n'a pas encore effacé de sa physionomie, ces traits qui la distinguent comme ville canadienne. Elle ne possède pas cette apparence étrangère que Montréal a déjà acquise depuis quelques années ; à Québec les anglais même parlent français, à Montréal les français même parlent anglais. Voilà la différence quant à la langue ; chez nous la société est plus raide, plus cérémonieuse, plus affectée ; à Québec, elle est plus libre, plus franche, plus agréable et plus cordiale ; elle est comme une seule et grande famille dont tous les membres sont étroitement liés entr'eux. Il est cependant une chose que l'on remarque encore quoiqu'elle s'efface chaque jour, et que l'on ne peut trop regretter, c'est un sentiment de rivalité que quelques gens d'une ville ont contre ceux de l'autre, une prédilection de localité, poussée trop loin ; comme s'il était possible que nous eussions des intérêts divers—mais cela ne peut durer. La facilité des communications en nous rapprochant chaque jour de plus en plus

va faire disparaître tous ces sentiments sectionnaires. Nous ne disons pas que Québec n'ait pas droit de se plaindre ; au contraire elle a été fort maltraitée depuis quelques années—mais cela est dû à des circonstances politiques sur lesquelles les canadiens français de Montréal sont loin d'avoir toujours eu un contrôle suffisant. Aujourd'hui il ne peut y avoir qu'un même sentiment, une même pensée, un même but entre tous les compatriotes, et ce but, ce sentiment, cette pensée, doit être l'intérêt canadien-français.

Nous voyons avec plaisir l'énergie et le courage déployé par un grand nombre des incendiés de mai et de juin dernier. Les maisons se reconstruisent avec beaucoup d'activité, la plupart de pierres et de briques, en élargissant les rues et sur un plan nouveau et amélioré. Notre attention fut surtout dirigée sur des toitures en zinc, fournies par M. de Montrevel, l'agent des usines de Belgique. On parle très-avantageusement de ces nouveaux toits. Les feuilles de zinc peuvent avoir de six à sept pieds de longueur sur deux ou trois de large, de couleur bleue foncée ; en apparence ils sont préférables au fer blanc. M. de M. garantit leur durée ; selon lui ils résisteront à l'extrême chaleur et aux froids les plus sévères ; s'il en est ainsi (et l'hiver va le prouver bientôt) il serait désirable qu'on adoptât ce nouveau mode, qui est de dix-huit pour cent meilleur marché et qu'on donnât la préférence au zinc qui peut résister plus longtemps à l'action du feu.

La Corporation de Québec s'occupe-t-elle des moyens de faire monter l'eau à la haute-ville et d'en avoir là toujours une provision suffisante en cas d'accidents ? Telle est la question que l'on se pose en parcourant les rues étroites de la cité. En effet n'est-il pas étonnant qu'après de semblables désastres, on ne s'en soit pas plus occupé ; qu'on songe à un feu, par un gros vent d'automne, sans une goutte d'eau ; et on parle d'intérêt public !

La température de septembre se fait remarquer par sa froide disposition et ses orages continuels. Depuis une quinzaine, ils se sont succédés à quelques heures de distance, sans interruption. Hier on cherchait l'ombre et l'abri contre les feux du soleil ; aujourd'hui on se chauffé volontiers à ses rayons. La récolte avec cela est loin d'être terminée. Les blés sont encore sur le champ et donnent des craintes sur leur salut. Espérons que Dieu ramènera encore quelques beaux jours avant de nous laisser entrer dans ce vilain temps d'automne, qui est si triste à l'âme.

Ces premiers froids de la saison ont fait rentrer bien vite à la ville, ces aimables et charmantes citadines qui nous avaient quitté, il y a quelques semaines, pour se cacher dans l'ombre de quelque belle campagne. Leur retour et la longueur croissante de nos soirées, ont été le signal de cette saison de fêtes et de plaisirs qui commence aujourd'hui pour ne plus finir qu'au carême. Il y a eu un feu roulant de bals, depuis quinze jours,

dans la haute société. Le plus brillant, le plus éclatant fut sans contredit celui de Mme Selby qui veut, comme par le passé, comme toujours, faire de sa maison le centre du bon ton, le rendez-vous du monde fashionable et élégant, le point de réunion de la gaieté et du plaisir. Chez elle il faut s'amuser, on ne peut que s'amuser bien, et l'on regrette seulement à un de ses beaux bals que le temps passe si vite ; quoiqu'il n'emporte pas, dans sa marche rapide, le souvenir des heureux et joyeux moments qu'on y passe.

Samedi dernier nous avons assisté avec beaucoup de plaisir à la soirée musicale et dramatique organisée par le Signor Mazzocchi, qui a pris pour quelques jours le Théâtre Royal Olympique. De Begnis a été tout-à-fait heureux dans le rôle du Barbier de Séville. A part de la voix superbe qu'on lui connaît, son jeu comme acteur est admirable de finesse, de grâce et de laisser-aller. Il a chanté la cavatine, "*Largo al factotum*," &c. avec un pouvoir de vocalisation et un entraînement admirable, qu'il a encore surpassé dans le duet "*Buon di Signorina*," &c. De Begnis est un artiste qui mérite bien d'être entendu. Il doit chanter la semaine prochaine. Quant à la Signora Pico, nous avons été bien désenchanté sur son compte ; il faut croire qu'elle était mal disposée, toujours est-il qu'elle n'a pas fait merveille, qu'elle a été peu applaudie ; et que, mécontente du public de Montréal, elle a pris la diligence le lendemain matin et congé de nous sans autre cérémonie. Nous ne devons pas terminer cette courte notice sans donner notre tribut de louanges à Mme Howard et Mlle Hill, et MM. Howard et Hill, pour leurs admirables talents dramatiques. "*To hold the mirror up to nature*" semble être leur devise, tant ils sont naturels dans leurs différents rôles. MM. Howard et Hill sont impayables dans certains caractères et nous ont bien fait rire dans "*Mail or Wife*" et "*My Wife's out*." Mad. Howard est très gracieuse et chante de mieux en mieux. Nos lecteurs ont dû voir par les journaux l'arrivée en cette ville du Signor Antognini, le premier Tenor du Théâtre Italien de New-York. C'est sans contredit le premier artiste et le plus distingué qui ait visité Montréal cette saison. Le Courrier des États-Unis lui a déjà fait une grande réputation parmi nous. Tout le monde fashionable sera chez Rasco, lundi soir. Avis aux amateurs.

A VENDRE

A CE BUREAU,

Le premier volume de la

REVUE CANADIENNE,

élégamment relié,

Prix 15 chelins.

M. Tardiff est chargé de l'agence de la Revue de Législation et de Jurisprudence et de la Revue Canadienne, à Québec.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.